

UNIVERSITE DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MEDECINE ET DE PHARMACIE

1923-1924 — N° 61

LA DÉLINQUANCE

CHEZ

LES TUBERCULEUX



THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 4 Janvier 1924

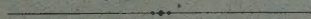
PAR

Georges-Marie-François DELPRAT

MÉDECIN DE 2^e CLASSE AUXILIAIRE DE LA MARINE

Né à NOAILHAC (Corrèze), le 19 novembre 1897.

Examineurs de la Thèse	{	MM. CRUCHET, professeur	<i>Président.</i>
		ABADIE, professeur.....	} <i>Juges.</i>
		PERRENS, agrégé.....	
		CREYX, agrégé	



BORDEAUX
IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS
Y. CADORET
17, RUE POQUELIN-MOLIÈRE, 17

1924

UNIVERSITE DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MEDECINE ET DE PHARMACIE

1923-1924 — N° 61

LA DÉLINQUANCE

CHEZ

LES TUBERCULEUX

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 4 Janvier 1924

PAR

Georges-Marie-François DELPRAT

MÉDECIN DE 2^e CLASSE AUXILIAIRE DE LA MARINE

Né à NOAILHAC (Corrèze), le 19 novembre 1897.

Examineurs de la Thèse	{	MM. CRUCHET, professeur	<i>Président.</i>
		ABADIE, professeur.....	} <i>Juges.</i>
		PERRENS, agrégé	
		CREYX, agrégé	

BORDEAUX

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS

Y. CADORET

17, RUE POQUELIN-MOLIÈRE, 17

1924

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. LANELONGUE, BADAL, PITRES, ARNOZAN, POUSSON.

PROFESSEURS

MM.	MM.		
Clinique médicale	VERGER.	Zoologie et parasitologie	MANDOUL.
id.	CASSAËT.	Médecine expérimentale	FERRÉ.
Clinique chirurgicale	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique	LAGRANGE.
id.	VILLAR.	Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	DENUCÉ.
Pathologie et thérapeutique générales	CRUCHET.	Clinique gynécologique	BÉGOUIN.
Clinique d'accouchements	RIVIÈRE.	Clinique médicale des maladies des enfants	MOUSSOUS.
Anatomie pathologique et microscopie clinique	SABRAZES.	Chimie biologique et médicale	DENIGES.
Anatomie	PICQUÉ.	Physique pharmaceutique	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clinique des malad. exotiques	LE DANTEC.
Physiologie	PACHON.	Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	W. DUBREUILH.
Hygiène	AUCHÉ.	Pathol. ext. et chirurg. opératoire et expériment.	GUYOT.
Médecine légale et déontologie	N.	Clinique des maladies nerveuses et mentales	ABADIE.
Physique biologique et clin. d'électricité médicale	BERGONIÉ.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie	MOURE.
Chimie	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée	BARTHE.
Botanique et matière médicale	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie	SELLIER.
Pharmacie	DUPOUY.		

MM. PRINCETEAU (Anatomie). — LABAT (Pharmacie). — CARLES (Thérapeutique et pharmacologie).
PETGES (Vénérologie).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

MM.	MM.		
Anatomie et embryologie.....	VILLEMIN.	Médecine générale.....	MICHELEAU.
Histologie.....	LACOSTE.	id.....	BONNIN.
Physiologie.....	DELAUNAY.	Maladies mentales.....	PERRENS.
Anatomie pathologique.....	MURATET.	Médecine légale.....	LANDE.
Parasitologie et sciences naturelles.....	R. SIGALAS.	Chirurgie générale.....	ROCHER.
id.....	N.	id.....	DUVERGEY.
Physique biologique et médicale.....	RECHOU.	id.....	PAPIN.
Chimie biologique et médicale.....	HERVIEUX.	Obstétrique.....	PERY.
Médecine générale.....	MAURIAC.	id.....	FAUGÈRE.
id.....	LEURET.	Ophtalmologie.....	TEULIÈRES.
id.....	DUPERIÉ.	Oto-rhino-laryngologie.....	PORTMANN.
id.....	CREYX.	Pharmacie.....	GOISE.

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Clinique dentaire	CAVALIÉ.	Démonstrations et préparations pharmaceutiques	LABAT.
Médecine opératoire	N.	Chimie	N.
Accouchements	PERY.	Pathologie interne	N.
Ophtalmologie	CABANNES.	Chimie analytique	N.
Puériculture	ANDÉRODIAS.	Hygiène appliquée	N.

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes... MM. ROCHER.
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle..... GOURDON.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A MA MÈRE CHÉRIE

Faible témoignage de mon affection e
de ma profonde reconnaissance.

A MON PÈRE

A MES GRAND'MÈRES

A TOUS LES MIENS ET A MES AMIS

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL BARTHÉLÉMY

*Directeur de l'École principale du Service de Santé de la Marine,
Commandeur de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.*

A MONSIEUR LE MÉDECIN PRINCIPAL BROCHET

*Sous-Directeur de l'École principale du Service de Santé de la Marine,
Chevalier de la Légion d'honneur.*

A MES MAÎTRES DE LA FACULTÉ

AUX PROFESSEURS

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE NAVALE DE BORDEAUX

A MES ANCIENS CAMARADES

DU 205^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR R. CRUCHET

*Professeur de Pathologie et de Thérapeutique générales à la Faculté de Médecine
et de Pharmacie de Bordeaux,
Médecin des Hôpitaux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

AVANT-PROPOS

Le sujet de ce travail nous a été fourni par M. le professeur agrégé Perrens. C'est lui qui sut, en effet, par le charme de sa parole, par la diversité et la vie des exemples dont il illustrait ses causeries, nous attirer vers l'étude de la médecine mentale et nous intéresser vivement à ses problèmes, à la fois médicaux, psychologiques et juridiques. Nous tenons donc, avant d'entrer en matière, à remercier notre maître à qui nous sommes infiniment reconnaissant, et de nous avoir inspiré, et de nous avoir aidé dans l'accomplissement de notre tâche par ses conseils éclairés.

En nous faisant l'honneur de présider cette thèse, M. le professeur Cruchet y joint l'autorité flatteuse de son nom ; nous devons l'en remercier vivement et le prions d'agréer l'hommage de notre plus vive gratitude.

LA

DÉLINQUANCE CHEZ LES TUBERCULEUX

INTRODUCTION

Tuberculose et délinquance!

Ces deux termes sont rarement associés, comme si les rapports entre une affection grave, d'allure chronique, imprégnant l'organisme de ses toxines et la tendance aux actes antisociaux n'avaient jamais retenu l'attention du médecin. Alors que nous plaignons le morphinomane qui s'empoisonne par vice, ou l'alcoolique qui se livre à sa passion avec une obstination répugnante, personne en France ne s'est encore occupé du tuberculeux, qui, lui, ne peut se soustraire à un empoisonnement fatal.

Émile Zola écrit quelque part : « J'admets trois sources d'information : les livres qui donnent le passé, les témoins qui nous fournissent, soit par des œuvres écrites, soit par la conversation, des documents sur ce qu'ils savent, et enfin l'observation personnelle, directe, ce qu'on va voir, entendre et sentir sur placé. » Et nous avons puisé à ces trois sources, disant avec l'écrivain : « S'il en existe une quatrième, indiquez-là tout de suite et nous courrons nous y abreuver. »

Or, le sujet que nous abordons n'a pas encore été l'objet de nombreux travaux et nous avons dû nous contenter d'une documentation un peu sommaire ; nous ne prétendons cependant pas faire œuvre de novateur ; notre pratique de l'art médical est encore trop jeune, notre expérience n'a pas encore acquis une maturité suffisante pour nous permettre une confiance absolue en nous-même. Suivant des chemins peu battus, notre tâche est bien lourde, et si ces pages ont le faible mérite d'être personnelles, ce titre même leur vaut de nombreux défauts ; nul plus que nous n'y sera sensible.

Nous nous heurtons à une première difficulté en essayant de donner une définition de la psychologie du tuberculeux ; en effet, il n'y a pas *un* tuberculeux, il y a *des* tuberculeux. Chacun souffre et réagit à sa façon, suivant ses antécédents, suivant sa personnalité, suivant son milieu. La maladie, a dit quelqu'un, est une expérience sur l'homme sain, d'où l'impossibilité, à cause des nuances individuelles, de schématiser par des traits fortement en relief, par des contours précis, le caractère de ce malade, essentiellement variable et mobile.

Nous savons qu'il existe une corrélation constante et forcée entre la vie organique et la vie psychique. Certaines affections troublent profondément cette dernière, et la tuberculose, par sa lenteur et sa chronicité particulièrement prolongée, retentit plus que les autres sur l'état mental du tuberculeux, imprime à ses traits une expression particulière, un air de famille, qui l'empêche de ressembler aux autres malades et fait de lui le « poitrinaire ». Quelle différence entre le dyspeptique ou l'urinaire et cet être, jeune souvent, tout de sensibilité, dont les nerfs vibrent au moindre contact. Ses grands yeux veloutés, brillants de fièvre, au large iris, à la pupille dilatée par la vision de quelque rêve, son teint pâle aux pommettes rosées, ses longues mains blanches, moites, veinées de bleu, la gracilité délicate de son corps amaigri indiquent une tout autre mentalité que celle de ce vieux malade résigné « qui a mâché la vie et ses jours identiques ».

Nous ne chercherons donc pas à faire un tableau net de ces

anomalies psychiques, à préciser et à généraliser, puisque c'est loin d'exister dans la réalité. « La psychologie ordinaire, dit Renan, ressemble trop à cette littérature qui, à force de représenter l'humanité dans ses traits généraux et de repousser la couleur locale, expira faute de vie propre, d'originalité. »

Cornet dit que si le malade a un système nerveux robuste, il ne sera presque pas troublé; certains malades, qu'on pourrait appeler l'élite des phthisiques, ne changent pas plus d'allure morale que d'allure intellectuelle; les résignés, tendres et expansifs, restent pleins de reconnaissance et d'affection; les braves et forts, ceux qui ont l'âme bien trempée, parcourent le calvaire de leur incurabilité avec la rectitude morale et le courage résigné dont ils ont fait preuve toute leur vie. Parmi ceux, au contraire, qui ont des tendances latentes au dérangement nerveux, ces belles âmes sont l'exception; ils sont souvent les victimes de la neurasthénie, de l'hystérie et, principalement, de la démence précoce. Et à ce propos, le rapport de MM. les D^{rs} Prince et Jabouille de l'Asile de Rouffach, en août 1923, est bien convaincant :

« La tuberculose y est encore responsable de 26 décès sur 63, soit 41 p. 100. Encore ne faisons-nous figurer à ce titre que les cas absolument certains et pour la plupart vérifiés à l'autopsie. Elle a frappé, comme les autres années, les malades jeunes et surtout les démentes précoces qui semblent presque toutes atteintes par la redoutable infection. Nous rappellerons pour mémoire les statistiques des deux années précédentes, concernant les causes de décès dans la démence précoce :

En 1920, sur 11 décès, 10 par tuberculose.

En 1921, sur 8 décès, 7 par tuberculose.

En 1922, sur 12 décès, 12 par tuberculose.

En trois ans, sur 31 décès, il y en a eu 29 par tuberculose, soit la presque totalité, exactement 93,5 p. 100. Et ceci nous amène à renouveler notre observation sur l'importance étiologique très probable de la tuberculose dans la démence précoce. L'enquête très serrée, menée chez chacune de nos malades, et l'examen clinique d'entrée tendent à démontrer, en effet, que

le début de l'infection précède de beaucoup les troubles mentaux. D'ailleurs, s'il s'agissait d'affection consécutive à l'aliénation, il serait curieux d'observer que les autres formes fussent si peu touchées par comparaison. Il est assez intéressant de constater, par exemple, que sur 14 décès chez nos démentes séniles, il n'y en a pas un seul qui soit causé par la tuberculose pourtant si fatale aux vieillards.

Voici ce que dit Régis dans son *Précis de psychiatrie* :

« La tuberculose ne fait pas exception à cette règle de la nosologie psychiatrique qui veut que toute infection ou toute intoxication se traduise cliniquement par de la confusion mentale. Toutefois ici, et c'est l'une des causes qui ne permettent pas toujours de reconnaître la psychose tuberculeuse, les troubles mentaux n'apparaissent pas à des phases, à des moments bien précis de l'infection. Sauf ceux qui accompagnent les poussées tuberculeuses aiguës du côté du cerveau, du péricébrum ou du poumon ou des accidents polynévritiques, les autres surviennent sans que rien trahisse l'action du poison, et il n'est pas rare, car on l'a déjà remarqué, de voir ces troubles mentaux se manifester de préférence dans les tuberculoses pulmonaires latentes ou en évolution. »

D'ailleurs, les troubles psychiques dans la tuberculose ont été signalés depuis longtemps, notamment par les aliénistes. Pinel et Esquirol en France; Skaé, Clouston, en Angleterre, Monneret de Fleury, en 1847, et Workmann, quelques années plus tard, furent les premiers à rechercher la nature des rapports reliant la tuberculose aux états nerveux. Puis Briquet, Bra notent l'euphorie des tuberculeux; Pidoux, Leudet, Ball remarquent des oscillations entre les progrès de l'hystérie et la tuberculose, et ils sont suivis dans cette voie par Peter, Grasset, Furet, Largaud, Empereur, Gibotteau. En 1899, Chartier, dans sa thèse, revient aux psychoses et étudie leurs rapports avec la phthisie latente.

Enfin, en 1900, on s'est occupé de la psychologie du tuberculeux que nous côtoyons et qui ne pouvait être considéré comme un mental. C'est lui qui va nous intéresser particulière-

ment. Heinzelmann, Engel, Turban, Cornet, Dettweiler, Wulfen, Mendelsohn, Naumann, Köhler, Riebold, Wendt, Ziehen, Kurella et Zommer, en Allemagne; Mircoli, Bonardi, Skulteki, Sapigni, Peli, Insabato, en Italie; Landouzy, Letulle, Daremberg, Béraud, Gimbert, Bolte, en France, publient d'intéressantes monographies à ce sujet.

Nous ne pouvons terminer cet historique sans parler des études anatomo-pathologiques de Dufour, Dide, Piéri, Dupré et Anglade, qui ont montré que certains troubles avaient un substratum anatomique, lésions cellulaires ou névrogliques, d'origine probablement toxique.

De tous ces documents parfois contradictoires, de ce chaos d'observations rapportées en plusieurs langues, nous avons essayé, par une exploitation judicieuse, de dégager ce qui se rapportait à notre étude. Et d'abord, il est un point principal sur lequel tous ces auteurs se sont mis d'accord : le tuberculeux est un intoxiqué. Au cours de toute infection, la réaction nerveuse est des plus précoces. « Il n'y a pas d'infection sans lésions des neurones », dit Charrin. En songeant à la longue période d'évolution torpide, de latence de la germination tuberculeuse, on est en droit de se demander si cette lenteur et cette chronicité ne peuvent pas expliquer l'exagération de certains symptômes observés à l'état d'ébauche au cours d'autres maladies chroniques à évolution plus rapide.

Le tuberculeux est porteur, ordinairement depuis des années, d'une colonie de bacilles dont les toxines ont une affinité spéciale pour le système nerveux. Cette imprégnation toxique, suffisante à elle seule, est renforcée le plus souvent par les tare héréditaires qui ont rendu le sujet plus sensible à ces influences nocives. En outre, la nutrition est troublée à tous ses stades : le malade n'a plus d'appétit, parfois il a des vomissements, son absorption intestinale est insuffisante. Le cœur est faible, petit, les vaisseaux atones, d'où hypotension et circulation lente; le nombre et la valeur globulaires sont diminués. Les substances azotées et les déchets de la désassimilation musculaire se détruisent mal. Joignons à cela l'auto-intoxication le

plus souvent d'origine digestive chez les dilatés ou les atoniques de l'estomac, les troubles des glandes à sécrétion externe et à sécrétion interne, l'insuffisance rénale et enfin l'influence de la fièvre. L'état fébrile constant présenté par certains bacillaires amène, en effet, avec une exagération des oxydations, une dénutrition consécutive, d'autant plus forte que l'alimentation et l'assimilation se font mal et qu'il se produit une accumulation plus ou moins considérable des produits de déchet. En résumé, nous voyons que la nutrition de la cellule se trouve compromise par une absorption insuffisante, une assimilation défectueuse, et une élimination incomplète, ainsi que par des imprégnations toxiques.

Cette intoxication a été l'objet de sérieuses recherches expérimentales ; Koch, Bouchard, Vaudremer, Martin se sont attachés à la démontrer. Maragliano a prouvé l'hypertoxicité du sang de tuberculeux : 4 cc. de sérum en injection suffisent à tuer un lapin. La rétention et l'accumulation des toxines ont été mises en évidence par le fait que les urines de tuberculeux injectées dans les veines du lapin sont de toxicité moindre que les urines d'un homme sain.

Il nous est impossible de suivre les auteurs dont nous venons de résumer les travaux dans les voies qu'ils ont choisies. Au tableau général que l'on peut, grâce à eux, tracer du tuberculeux, et surtout des relations certaines qui unissent la tuberculose au déséquilibre psychique, à la psychasthénie, à la folie, nous n'ajouterons pas de traits nouveaux.

Nous désirons seulement, ayant volontairement limité notre sujet, insister sur des particularités psychologiques que nous tenons pour essentielles et qui nous feront comprendre l'attitude et les réactions du tuberculeux vis-à-vis du milieu social.

CHAPITRE PREMIER

Psychologie du tuberculeux.

« L'âme exprime le corps, le corps exprime l'âme, ce sont deux miroirs qui se réfléchissent l'un l'autre. »

La psychologie du tuberculeux est la psychologie d'un malade ; elle est déterminée par le conflit et l'action réciproques de deux éléments essentiellement variables, le terrain et la cause morbide. Le terrain est impossible à préciser ; il change à l'infini, il est instable, volontiers contradictoire et paradoxal. La maladie intervient pour mettre en lumière ou exagérer des traits qui seraient restés latents ou atténués sans elle. Son principal caractère est la lenteur de son évolution ; l'attaque étant, par conséquent, moins massive, la prépondérance du terrain tend à se dessiner davantage dans les réactions ; la personnalité de l'organisme apparaît beaucoup mieux.

Capendant, malgré le polymorphisme de cet état psychique, il faut reconnaître au tuberculeux des traits qui lui sont personnels, originaux et qui lui gardent une physionomie particulière. Nous nous trouvons, en effet, en présence d'un grand malade dont toute la substance organique est déchue, le moral endolori, l'âme assoupie dans ses regrets. Chez lui, l'état cénesthésique normal de bien-être, produit par le consensus harmonique des sensations organiques, a fait place à un nouvel état cénesthésique pénible de malaise général. Et s'il est vrai que les grandes pensées viennent du cœur, les mauvais sentiments, à coup sûr, naissent des viscères malades. Il ne sera donc pas surprenant de rencontrer chez lui, et pour ainsi dire à l'état

normal, une certaine perversion des sentiments, de l'irritabilité, un état de nervosisme inquiet, un égoïsme raffiné et douillet, une espèce de débilité morale, enfin tous les mauvais instincts.

Heinzelmann, dans son livre *Die psyche der tuberculösen*, divise les anomalies psychiques du tuberculeux en deux groupes : phénomènes intellectuels, phénomènes affectifs. Nous conservons cette classification.

Influence de la tuberculose sur la vie intellectuelle.

Au début, avant que l'infection bacillaire ait organisé de grands ravages, les aptitudes intellectuelles sont bien conservées. Le malade continue sa vie professionnelle et ses occupations favorites sans modifications appréciables de l'état de son esprit. Cette étude peut se réduire à la phrase classique qu'on trouve dans la plupart des traités : « Au milieu de sa déchéance générale, le tuberculeux conserve intactes ses facultés intellectuelles. »

« Fréquemment aussi, dit Letulle, par suite d'une excitation fonctionnelle, les aptitudes intellectuelles s'aiguisent d'une façon singulière. Surpris d'abord, bientôt inquiets, les amis du sujet assistent à une floraison intensive de ses qualités, à une poussée de son intelligence. La mémoire, le jugement, la finesse du raisonnement, le sens critique, tous les ressorts de l'esprit se mettent en branle, d'une manière soit simultanée, soit successive, parfois avec une ampleur incomparable. » L'intoxication tuberculeuse, en effet, très à part de celle des autres affections « des grossiers et bas organes du corps, encrassant et salissant chez la malade l'esprit et l'imagination, est une maladie des parties hautes et nobles de la créature, qui a pour caractère de faire naître chez les phthisiques un je ne sais quoi d'élevé, une sorte de sublimité humaine et qui ne semble plus d'ici-bas » (1).

(1) Ed. et J. Goncourt, *Madame Gervaisais*.

Et les exemples abondent dans toutes les branches de l'art. Parmi les hommes de talent, on peut puiser des documents chez Millevoye, Schiller, Maurice de Guérin, Watteau, Schubert, Chopin, Mozart, Laforgue, Samain, Novalis, Saint-Cyri de Rayssac, Glatigny, Mérimée, Pierre de Querlon, Marcel Schowb, Rachel, Marie de Bashkirtcheff, Bastien, Lepage, Tchekov, Rechetnikov, Hugues Rebell, Eva Gonzales, Natson, Rollinat, de La Voulzie, soit qu'ils donnent leurs auto-observations, soit qu'ils donnent leurs œuvres artistiques.

Samain « restera le poète des hommes las de la vie sans l'avoir goûtée tout entière ». Ses vers reflètent une délicatesse mélancolique et douce justifiant bien l'appréciation de Coppée : « C'est un poète d'automne et de crépuscule, un poète de douce et morbide langueur, de noble tristesse. On respire tout au long de son livre l'odeur faible et mélancolique, le parfum des chrysanthèmes à la Saint-Martin. »

Maurice de Guérin fut toujours neurasthénique et déprimé, mais sentimental à l'excès : « La moindre tache me défigure le bonheur, un nuage noir sur le ciel me gâte tout le firmament. » Comme lui, Watteau mourut tuberculeux à 37 ans, mélancolique et tendrement voluptueux. Même état d'âme chez Marie de Bashkirtcheff : « Dans ce monde, dit-elle, tout ce qui n'est pas triste est bête, et tout ce qui n'est pas bête est triste. »

Schiller, mort tuberculeux à 46 ans, « avait, dit Muller, cette tendresse de sentiment qui le faisait fondre en larmes de sympathie pour chaque souffrance ». Voici ce qu'on lit dans le *Mercur de France* à propos de Glatigny : « Cet esprit presque sans corps, à la recherche toujours du pain idéal des poètes, plus préoccupé de nourriture intellectuelle que du soin de son estomac... était un être immatériel. »

Chopin mourut phtisique à 39 ans, et G. Sand nous le dévoile suffisamment dans sa correspondance. « Le pli d'une feuille de rose le fait saigner », dit-elle. Sa grande sensibilité forme la note dominante de son œuvre : « Ses nocturnes retentissent souvent si profondément dans l'âme des musiciens, qu'il est de bonne pratique d'en défendre l'audition, et encore plus l'exécu-

tion à certains malades et surtout aux nerveux et aux phtisiques. » (Laignel-Lavastine).

On retrouve chez tous ces artistes une forme spéciale de l'inspiration, de l'imagination, de la sensibilité, enfin ce que Camille Mauclair a appelé la maladie de l'infini : « Cette tendance intellectuelle, écrit-il, est propre à toute une série d'esprits. Ces esprits forment une famille dans les arts. Chacun apporte son poème, mais le décor a été peint une fois pour toutes et c'est l'embarquement pour Cythère.

» L'ingénuité métaphysicienne de Novalis, la tendresse fiévreuse de Chopin, le sourire parfois tragique de Laforgue, la beauté idéaliste de Mozart, la caresse lyrique de Samain, la passion pastorale de Schubert, tout cela est situé dans le pays que Watteau a extrait de la nature et au fond duquel, avec une émotion indicible, on entend les bleuités suaves, le murmure de l'invitation au voyage.

» Il y a donc un état d'esprit du phtisique intellectuel qui condense toutes les délicatesses suprêmes que le sentiment de la fin imminente peut donner à un esprit noble. Il y a ainsi une limite de la névropathie et de la maladie de poitrine, où se tient une douloureuse beauté morale dont la science ne sait pas encore définir le visage. »

Ce développement et cet affinement de l'intelligence et de la sensibilité ne sont pas particuliers aux artistes ; ils sont surtout frappants chez les enfants où ils se manifestent par une précocité remarquable qui ravit les parents. Cette floraison subite et hâtive des facultés intellectuelles, la logique prématurée de leurs raisonnements, la justesse et la finesse de leurs remarques charment leur entourage et font qu'on s'écrie après leur mort : « Quel dommage ! C'était un enfant si bien doué. »

D'une façon à peu près parallèle à cet épanouissement des facultés intellectuelles, et chez les mêmes individus, on note souvent une suractivité intellectuelle et physique. Un malade, parfois jusqu'à ce jour timide et indifférent, devient actif, pressé, se fait remarquer par ses projets nombreux autant que divers, qu'il réalise quelquefois comme à souhait. Il semble dévoré par

une fièvre de vie, par une soif insatiable d'activité et de mouvement : « L'œil brillant, l'air affairé, il se hâte fiévreusement pressé de vivre et se donne à ses intérêts avec une ardeur mal réglée. D'autres fois, c'est par pure affection pour autrui, entraîné par l'amitié, qu'il se dépense avec la même énergie, le même entrain hâtif. Ailleurs encore, la vie mondaine est l'occasion de semblables crises d'activité ; notre jeune poitrinaire veut être et paraître, il se montre partout, à toutes les fêtes, où il s'épuise, victime d'une vanité inconsciemment surexcitée. » Têtus, obstinés, impulsifs, quand ils sont lancés, ils ne savent plus s'arrêter. C'est parmi eux que se recrute la classe des poitrinaires qui « font la noce », ceux qu'on rencontre à Nice ou Monte-Carlo, la nuit autour des tables de jeux, le lendemain dans les landaus de la corniche, « secoués par des accès de toux déchirante que suit le même geste furtif du mouchoir ou du gant, guettant la tache rose au coin des lèvres, ou qui, à souper, versent de la créosote dans leur Rœderer ».

Cette marche ascensionnelle est d'autant plus saisissante que les forces physiques accusent parallèlement une décroissance de plus en plus nette, d'où un contraste frappant entre l'anémie générale, la pâleur, l'amaigrissement et cette vibrante intellectualité.

Mais bientôt, à mesure que les lésions bacillaires progressent, le sujet perd cette sensation de vigueur et de résistance qui le soutenait contre la maladie. C'est par la modification de son état de bien-être organique que le malade est averti, et ce signal d'alarme qui n'est que le reflet de sa déchéance physique, il le ressent sous forme de fatigue. Au lieu de se rendre à cette invite de repos, il cherche à réagir en faisant intervenir la volonté au prix d'un effort qu'il faut augmenter de plus en plus, car l'effort volontaire, du fait de l'intoxication, devient de moins en moins énergique jusqu'à être nul. Bien vite alors, l'éclat des qualités cérébrales s'atténue, la spontanéité et la vivacité, qui les caractérisaient au début, s'affaiblissent de jour en jour. Leur déchéance s'annonce tout d'abord par des paresseuses intermittentes et passagères. L'acte de volonté, réclamé par l'effort

intellectuel, devient de plus en plus pénible; l'esprit perd de son élasticité et réclame des périodes de repos plus longues; il ne travaille plus que par à-coup. La lassitude générale intellectuelle va de pair avec la courbature et l'épuisement matériel de l'organisme.

Dès lors, le tuberculeux fait le travail intellectuel. De même que l'action coûte à ses muscles mal nourris plus de peine et de dépense, de même le cerveau refuse à se donner et ne produit guère, sinon à contre-cœur. Il a horreur de tout ce qui demande effort et tension d'esprit. Il se laisse glisser dans la rêverie. On observe en même temps une diminution très nette de l'attention volontaire et de l'effort de compréhension, parce que l'effort nécessaire pour adapter la pensée à un sujet et l'y maintenir est trop pénible et douloureux.

Quant à la mémoire, elle est conservée, parfois même développée.

De même que l'intelligence, la volonté réagit sous l'influence de la maladie, suivant l'individualité des malades, suivant leur caractère et leurs états antérieurs. Elle peut revêtir deux formes différentes et extrêmes : chez les tuberculeux éréthiques, elle semble stimulée, mais au fond elle perd en ténacité et ne gagne qu'en impulsivité. Nous trouvons alors des sujets têtus, intraitables, orgueilleux, obstinés, rejetant les conseils des personnes autorisées. Ils ne connaissent pas d'obstacles et sont capables de tous les prodiges comme de toutes les folies.

Chez les déprimés, au contraire, on note de l'asthénie mentale. Ce sont des silencieux, des timides, sans volonté, apathiques, mais pourtant irascibles à courts intervalles sous l'influence d'une émotion, d'une contrariété, d'une mauvaise nouvelle. Chez eux, le début de la maladie a une forme neurasthénique; ils sont abattus, distraits et indifférents. Le moindre effort leur est pénible et les effraie, la moindre décision leur demande une énergie considérable et ils en retardent l'exécution par toutes les combinaisons possibles. Béraud divise ces tuberculeux abouliques et passifs, sans réactions, en trois groupes : les résignés qui acceptent philosophiquement leur titre de bacil-

laire, les insoucians qui n'ont pas la force de se soigner, ni l'énergie de s'abstenir de ce qu'on leur défend, et enfin les mélancoliques, tristes, découragés, pessimistes.

La théorie des émotions de James et Lange, les recherches de Dumas sur la joie et la tristesse semblent devoir faire jouer un rôle à l'hypotension artérielle dans la dépression des tuberculeux, et cela d'autant plus que les accès d'euphorie coexistent souvent avec de la vaso-dilatation périphérique. Dumas nous dit : « Si nous perdons quelqu'un que nous aimons, l'accablement où nous voilà plongés n'est pas la conséquence de nos pensées tristes, mais leur cause. L'annonce d'une mort occasionne à nos centres nerveux un violent et subit surmenage ; il en découle un trouble grave de la circulation sanguine et une baisse de la vitalité ; notre esprit en prend conscience, conscience vague, confuse, et c'est cela que nous nommons tristesse. » La tristesse n'est, en somme, qu'un symptôme de l'appauvrissement de la circulation, de l'abaissement de la nutrition, phénomènes de règle dans la tuberculose. « Le malade en hypotension, dit Maurice de Fleury, est triste, d'une tristesse morne et sans courage ; la langueur fonctionnelle de tous ses organes se transmet au cerveau et s'y traduit sous forme d'inertie mentale, de paresse, de sensation profonde de déchéance, d'impouvoir et son esprit est encore tout enclin à la crainte. C'est presque toujours un doux, un timide, pitoyable à autrui, parce qu'il a besoin de pitié pour lui-même. » Qu'on fasse la contre-épreuve avec ce même auteur, en relevant artificiellement la tension vasculaire ; à l'aide d'injections de sérum, on peut faire remonter à son malade toute la gamme des sentiments, l'ivresse, la colère, la tristesse et les larmes, l'énervement, l'indifférence, enfin la joie de vivre. C'est le cas de nos hyperthermiques agités, à manifestations excessives qui étonnent le monde par leur activité, leur illusionisme, leur euphorie.

Nous voyons donc que si l'intelligence et la volonté du malade paraissent souvent normales, elles subissent des modifications variables avec le malade, avec les formes et les moments

de la maladie : hyperexcitabilité chez les uns, asthénie chez les autres.

Un symptôme des plus saisissants et des plus constants de la vie psychique du tuberculeux est certainement l'optimisme. On peut l'observer à toutes les périodes de la maladie, mais c'est surtout à la fin qu'il devient frappant. Alors l'angoisse et l'inquiétude se calment ; il se reprend à espérer, à faire des projets, cherchant dans le futur les jouissances que le présent ne lui offrira plus jamais. Il a une tendance irrésistible à amoindrir et à atténuer ses symptômes, à leur chercher des correctifs, des « si », des « mais » qui en diminuent la gravité. Il attribue sa température à la pression barométrique ou aux visites qui l'ont fatigué, ses sueurs à l'état hygrométrique. « Il va finalement si loin, dit Gimbert, qu'il considère ses sécrétions matinales comme physiologiques, et la fièvre comme un procédé de guérison. Cet état d'illusionisme se marque par l'expression de béatitude du visage, le calme et la profondeur du regard ; ainsi le tuberculeux finit son existence dans le rêve. »

Cornet traitait un médecin tuberculeux, et celui-ci, quatorze jours avant sa mort, malgré sa fièvre et ses hémoptysies, parlait de sa bronchite et de sa guérison prochaine. Köhler rapporte un cas analogue : il avait montré à un autre médecin tuberculeux ses propres crachats pleins de bacilles, et malgré cela, celui-ci ne croyait pas à sa maladie et disait qu'il était soigné faussement.

Influence de la tuberculose sur la vie affective.

La sensibilité morale du tuberculeux est presque toujours exagérée. Les jeunes poitrinaires surtout, et principalement les petites filles, nous font assister à un développement étrange des sentiments ; ils deviennent tendres, câlins, caressants. Même chez l'homme du peuple, on note des excès de sentimentalisme et de délicatesse des intuitions. Laignel-Lavastine cite cette lettre d'une infirmière tuberculeuse à une amie : « J'espère que le printemps radieux qui se lève va ramener sur ta jolie figure

les roses de mai si impatiemment attendues. Aimez-vous, aimez-vous, car les merles et les fauvettes, les rossignols et les cigales font entendre leurs mélodies suaves et leurs trilles joyeux. J'assiste à l'éclosion naissante des premières feuilles et des arbres en fleurs. C'est un parfum qui grise, pénètre et qui charme, et donne de doux espoirs. »

Très souvent on note avec cet affinement de la sensibilité une aspiration vague aux idées générales, une propension à la rêverie. Le tuberculeux a cette soif de repos et d'immobilité qui suit les grands surmenages. Il adopte une existence précautionneuse et médiocrisée systématiquement, car il trouve toute distraction vaine et propre à le mélancoliser auprès des joies que lui donne la rêverie. Parfois il devient joyeux, d'une joie délicate et douce, expansive et attendrie. « Il perçoit la nature, dit Bolte, avec l'hyperesthésie exquise et les étonnements puérils d'un convalescent. » La musique, la peinture, la poésie ont sur lui une influence extraordinaire ; il vibre à la moindre impression.

Ce dérèglement de la sensibilité peut conduire au mysticisme, et Chartier, dans sa thèse, en rapporte plusieurs observations. Les Goncourt, dans *M^{lle} Gervaisais*, ont essayé d'en donner une description précise. « Toute morte à ce qui est le moi pensant et actif d'une personne, sa sensibilité suspendue par une étonnante et miraculeuse paralysie, une véritable catalepsie sainte, elle semblait s'envoler, se transporter plus haut qu'ici-bas, en un lieu céleste où, avec ses yeux de la terre, la femme voyait Jésus élargir autour de sa tête, pressée contre la sienne, sa déchirante couronne, approchant d'elle et lui faisant partager la moitié de ses épines et de ses clous. Bienheureux délire, surexcitation folle de la Folie de la Croix. »

Le caractère subit l'influence profonde de cette hyperesthésie ; on remarque d'abord la mobilité, l'inégalité d'humeur et l'irritabilité. Cette métamorphose de l'état d'âme est plus ou moins rapide, parfois suraiguë, mais elle ne passe jamais inaperçue. Un sujet, jusque-là bien équilibré, à l'humeur égale et enjouée, se transforme, presque toujours malgré lui, parce

qu'il est l'esclave d'impressions viscérales souvent inconscientes, en un être nouveau, irascible, ombrageux, injuste et fantasque. Voici ce que dit Mircoli : « J'ai observé et tout le monde a observé avec moi que les tuberculeux représentent dans les hôpitaux et les cliniques la majorité des malades dits désagréables. Ce sont eux qui sont les plus exigeants pour le personnel de service... ». Köhler signale l'émotion, l'exaltation, la colère et la rage qui suivent la contradiction chez ces malades, et il conseille aux médecins d'être très prudents dans le choix de leurs expressions et dans leur conversation avec eux, car toute causerie est suivie d'une longue rêverie, au cours de laquelle ils interprètent chaque mot à leur façon. Cette instabilité d'humeur les rend insupportables. Ils appartiennent à la classe des mauvais caractères.

L'état de suspicion et la rancune sont fréquents. Clouston a observé que sur 136 hommes atteints de tuberculose, 56 avaient des idées de suspicion, et sur 146 femmes, il y en avait 64.

Avec la méfiance, il est un sentiment que l'âme égoïste du tuberculeux cultive à fond, c'est la jalousie. Latulle dit : « Je cite pour ma part les petites jalousies de mes tuberculeuses d'hôpital, pauvres déshéritées à l'âme simple et douce qui surveillent douloureusement et n'oublient pas de compter les moments passés par le médecin, la sœur ou l'infirmière auprès de leurs compagnes d'infortune. La jalousie chez les poitrinaires peut, on le sait, aller jusqu'à la vésanie et on ne compte plus les exemples de femme jalouse, tuberculeuse avancée, assassinant son mari et se tuant sur le corps de sa victime pour être bien sûre de ne pas être oubliée de lui. » Voyez l'observation de Landret :

« Vous ne sauriez croire combien la jalousie est grande parmi nous. Je vous citerai plusieurs jeunes gens d'ici qui ont pris une pleurésie pour avoir passé une nuit tout entière à surveiller, dans le couloir, la porte de leur... fiancée, au grand mépris de leur santé, car il en est bien peu qui prennent leurs précautions. »

Parfois ce caractère léger, capricieux, exigeant, rappelle, dit

Mircoli, celui du voyou sans éducation ou celui de l'adulte à qui on a lésé les lobes frontaux. Les convenances les plus strictes sont négligées sans scrupules. Köhler cite plusieurs exemples pris dans la clientèle de son établissement : un jeune tuberculeux, très intelligent et d'une bonne éducation, se faisait un plaisir de contrarier l'appétit des autres pensionnaires en racontant des grossièretés à table et en versant du lait dans les plats qu'il n'aimait pas. C'est encore le directeur d'un autre établissement qui se plaint de l'indocilité et de l'enfantillage de ses pensionnaires, lesquels s'amuse à jeter des pierres sur les promeneurs qui passent sous les murs de la propriété.

L'affectivité nous offre les exemples les plus nettement opposés : on peut rencontrer un altruisme angélique ou un égoïsme repoussant. Il y a, en effet, le tuberculeux tendre et aimant, qui rend en affection et en reconnaissance les soins dévoués qu'il reçoit, acceptant les plus grands dévouements, mais prêt à se donner lui-même. Ce sujet sentimental et sympathique est assez rare.

Presque toujours le phtisique est égoïste ; il ne pense qu'à lui, il ne vit que pour lui. Inquiet de ces impressions viscérales déprimantes qui viennent lui annoncer sa déchéance, le malade s'écoute vivre et souffrir ; le champ de sa conscience se rétrécit peu à peu et se borne à l'étude du « moi pathologique ». C'est un « virtuose de l'intérieur de l'âme ». Recroquevillé sur lui-même comme une plante de serre froissée au moindre contact, il vit dans une continuelle contemplation de lui-même et veut que sa santé soit l'unique préoccupation de son entourage. Il devient exigeant, dérange tout le monde et ne remercie personne, comme si toutes les marques d'attention qu'on lui prodigue lui étaient dues. En dehors de lui, plus rien n'a de l'importance, ni la fatigue, ni les dépenses parfois considérables qu'il peut occasionner.

« En règle générale, dit Letulle, il ne tient pas plus compte des conséquences possibles de ses actions que de leur valeur morale. Sa logique implacable le pousse à la satisfaction immédiate de ses désirs, à leur réalisation complète. Les excès, quand

il en est encore capable, même les excès génitaux, ne s'arrêtent qu'à la limite de l'épuisement. Dorénavant, et quoiqu'il paraisse dans ses actes, ce solitaire ne vivra que pour lui-même. Sa vie morale s'en trouvera profondément simplifiée, à mesure que s'avanceront les phases critiques de la maladie. Triste et renfermé, volontairement isolé, livré à ses pressentiments, le tuberculeux, parvenu à la période de consommation, se complait souvent dans ce qu'on pourrait appeler le *recroquevillement* de son âme. Il ne s'ouvre guère qu'à son *inédécin*, à la personne chargée de le soigner, au parent, à l'ami dévoué, qui s'est donné à la dure besogne de le garder. A moins de souffrances physiques, à moins encore de crachements de sang dont l'arrivée inopinée le terrorise en lui montrant la rouge image de la vie qui s'échappe à travers ses lèvres décolorées, il demeure de longues journées seul, dans le silence, jouissant des belles heures du soleil, de l'air pur, en confidence avec lui-même.

» Morne indifférence, silencieuse tristesse, solitude de l'âme, terreurs viscérales trop tôt justifiées, autant de facettes d'un seul et tyrannique sentiment, l'égoïsme, la grande raison, l'unique refuge, la seule vraie, comme la dernière passion du poitrinaire. »

Bien souvent, ce besoin d'aimer, ce désir instinctif de caresses, cette reconnaissance affective ne sont que des manifestations intéressées, de l'égoïsme extériorisé. Il veut qu'on l'aime et il se laisse aimer, mais il ne se donne pas ; s'il accepte les affections et les sollicite, il n'y met rien de lui-même. Les exemples de cette absorption par les tuberculeux de ceux qui les aiment sont innombrables autant que variés.

Il nous faut ajouter que cet égoïsme, féroce à force d'inconscience, n'est cependant pas fait pour nous surprendre. Il n'est que l'exaspération de l'instinct de conservation que l'homme bien portant parvient à réfréner par l'éducation et à assouplir par sa volonté, ses vertus et son travail.

Parallèlement à cette hyperexcitation de l'instinct de conservation, qui est le plus important des instincts naturels, il semble qu'on rencontre fréquemment chez le tuberculeux une exagéra-

tion de l'instinct sexuel. S'il est une idée répandue dans le peuple, c'est bien celle qui veut que le tuberculeux soit un être exagérément amoureux. Les auteurs littéraires, comme les auteurs médicaux, paraissent avoir cru longtemps au dogme de l'érotisme. Les anciens attribuaient la tuberculose aux excès génitaux et à l'onanisme, c'était l'opinion d'Hippocrate, celle d'Arétée, de Celse, de Galien, de Sylvius, de Rivière, de Van Helmont.

Plus récemment, plusieurs maîtres sont venus apporter leur appui à cette idée de l'embrasement. Voici d'abord ce que disait Sandras au milieu du siècle dernier : « Tout le monde sait que les irritations pulmonaires amènent assez souvent une activité notable des organes génitaux.

» La salacité des phthisiques au début est notée par tous les médecins; l'exemple que nous avons rappelé plus haut (il s'agit d'un tuberculeux tellement excité que douze à quatorze fois par nuit, il harcelait sa femme, la suppléant « de manu » si elle se refusait) peut être invoqué à l'appui. »

Landouzy, Pégurier, Chelmonsky, Maître, Béraud, viennent confirmer cette opinion. Chartier rapporte plusieurs observations d'hyperexcitation génitale, « notamment celle d'un tuberculeux latent qui, dans la période prémonitoire des accidents bacillaires, avait une excitation sexuelle si extraordinaire que, pendant vingt-quatre heures, il n'a cessé de se livrer au coït, et qu'il fallut l'intervention de la police pour soustraire sa femme à ses importunités ».

Le professeur Régis lui-même dit dans son *Précis de psychiatrie* : « Il nous faut signaler ici les publications récentes dont l'excitation génitale du tuberculeux a été l'objet à la suite d'un ouvrage littéraire sur la vie dans les sanatoriums spéciaux. Cabanès notamment a provoqué sur ce point une enquête médicale intéressante, mais pas concluante, et la question a été reprise il y a quelques mois dans sa thèse sur l'excitation génitale des tuberculeux, par Landret qui la résout nettement par l'affirmative.

» Cette excitation génitale des tuberculeux, que nous avons

déjà observée et mentionnée en termes formels, est, en somme, bien réelle et elle se retrouve, quand il est possible de l'observer, dans un certain nombre de cas, surtout au début, comme l'indique Saxe. J'y vois, volontiers, pour ma part, un symptôme d'irritation cérébrale qui, lorsqu'il s'associe à l'excitation intellectuelle ou physique, à l'optisme euphorique, à la toxicomanie alcoolique ou morphinique, contribue à constituer un état de dynamique fonctionnelle comparée à celui qu'on observe au début de la paralysie générale. »

Le roman s'en est naturellement mêlé pour alimenter un public « toujours curieux des faits de la pathologie et friand des choses de la luxure ». L'idée que la tuberculose peut être la cause des excès génitaux a été surtout lancée par un livre de Michel Corday (*Les embrasés*). « C'est l'histoire d'un sanatorium parfait qui constitue bien cet étrange séjour au-dessus des nuages, en plein azur, où on oublie les misères humaines pour une vie renouvelée... La musique y étouffe les petits accès de toux sèche, le champagne frappé y arrête la goutte rosée sur le point de perler au coin de la lèvre, la richesse du décor détourne les yeux des creux pâles qui effondrent les joues, une odeur agréable et subtile se substitue partout à l'âcreté des sueurs, et par-dessus tout plane un chuchotement de caresses. L'amour flotte à Mont-Arvel dans toutes les paroles qui s'y prononcent. Il transpire dans chaque conversation.

» Chaque coup d'éventail cache une œillade, chaque tour de valse un baiser. »

Dans la littérature, nous trouvons encore la Marguerite Gautier d'Alexandre Dumas, la Mimi de Murger, la M^{me} de Beaumont des *Mémoires d'outre-tombe*, la jeune poitrinaire de Millevoye, le jeune homme aux gestes indolents, aux yeux ardents qui s'éprend de sa femme de chambre et l'éclabousse d'une hémoptysie d'Octave Mirbeau, la Frédérique de Marguerite, la Léa de Marcel Prévost.

Enfin, en 1904, Landret, dans sa thèse, semble avoir voulu apporter la consécration définitive à cette notion de l'embrassement chez le tuberculeux. Il y conclut si bien à l'hyperexcitation

génési que qu'il en arrive à en faire un précieux moyen de diagnostic. Pourtant, en 1907, Baril est arrivé à des conclusions absolument opposées.

Voici ce que dit Köhler : « Suivant mes observations, le désir exagéré n'est pas une règle, mais il n'est pas non plus une exception, cela dépend sans doute de l'individu. Je cite volontiers la réflexion que j'ai entendue chez beaucoup de malades de mon établissement et d'un hôpital voisin. Ils affirment qu'on mélange à leur lait, d'après les prescriptions du médecin, des substances anti-aphrodisiaques. Je ne crois pas que l'on ait ajouté de telles choses aux aliments.

» Si, de temps en temps, on trouve cette croyance, c'est peut-être parce que le malade sent ses désirs diminuer. J'en conclus que l'augmentation des désirs sexuels n'est pas du tout de règle dans la tuberculose, quoiqu'on puisse l'observer souvent. » Et nous croyons que c'est la bonne formule.

Certainement, les tuberculeux embrasés existent. La sexualité est liée en effet à la sensibilité, à l'émotivité, facultés qui ont acquis chez eux un développement intense et précoce. Ils veulent à toute force aimer, et surtout ils ont besoin d'amour, besoin d'affection. Aussi, dès qu'ils auront trouvé l'objet de leurs désirs, ils se donneront avec cet excès de passion qui les conduira fatalement aux abus.

« Personne, dit Béraut, ne sait vivre des romans d'amour plus compliqués et plus passionnés. Tourmenté par cette excitation qui est peut-être un des traits les plus constants de son caractère, capable de prouesses génitales en pleine hémoptysie, il compromet et dépense ses forces dans des excès continuels. »

A côté de cette hyperexcitation, il nous faut signaler les conditions excellentes dans lesquelles le tuberculeux se trouve souvent placé et qui aident à faire de lui un génital.

Ces conditions se trouvent surtout réalisées dans la vie du sanatorium ; ce sont : l'oisiveté, les rêveries, l'ennui et le besoin de distractions, l'isolement qui exaltent les sentiments qui grossissent et déforment les passions.

Le décubitus dorsal qui amène une congestion des organes

déclives, en particulier de la prostate, cette congestion entraîne l'érection. C'est là un fait remarqué depuis longtemps chez les moines, aussi est-il absolument interdit aux Franciscains de se coucher sur le dos.

Enfin, le mélange des sexes et la suralimentation. Le major-dome de Corday raisonne fort bien en disant : « Parbleu, ils s'empiffrent toute la journée de viande, ils entonnent tous les Bordeaux, tous les Bourgogne, ils oublient leurs affaires, leur famille, leurs tracas. Ils sont désœuvrés, alors, quoi? Ils ne pensent qu'à la bagatelle, c'est fatal. »

L'excitation génésique résulte de la totalité de ces facteurs. Il ne faut donc pas être trop partial et dire qu'elle est due à la tuberculose seule ou qu'elle est due à la seule influence du milieu. Du reste, il est clair que les causes qui tiennent au milieu n'exagèrent que les désirs; elles n'exagèrent pas la puissance sexuelle; par conséquent, il nous faut admettre l'action propre du processus tuberculeux, pour expliquer l'augmentation de l'activité génitale, augmentation que l'on peut observer du reste à toutes les périodes de la maladie.

Il est faux de croire que ces malades semblent avoir les yeux plus gros que le ventre et que si les désirs sont constants, la réalisation est rare.

Brouardel cite le cas d'un jeune homme que les agents de police disaient avoir vu se livrer publiquement à des actes lubriques et avoir surpris à quatre reprises différentes en état d'érection en l'espace de trois quarts d'heure. Cet individu était atteint d'une diarrhée tuberculeuse très intense avec vomissements; ce fait étant bien établi, l'individu fut acquitté sous prétexte que les manifestations génésiques attribuées à l'inculpé étaient incompatibles avec l'affaiblissement général.

Darembert parle « du spectacle répugnant de femmes et d'hommes décharnés, haletants et semblant demander à l'amour une dernière convulsion ».

Parmi les tuberculeux célèbres, le cas de M^{lle} de Lespinasse est classique, « elle ruina la santé de tous ses amants par son trop grand excès de passion, ce qui dessécha son corps débile ».

Cette exaltation de la tuberculose semble d'ailleurs commune à toutes les races. Les habitants de Tahiti, qui sont très sujets à la tuberculose, sont l'objet d'un embrasement spécial, bien connu par le récit des marins et par les excès célèbres de la reine Pomaré.

Voici ce qu'on lit dans les *Archives de médecine navale et coloniale* : « Quand un navire débarque dans l'île, les femmes s'approchent des matelots et les supplient de se rendre à leur désir, elles se munissent de tous les cadeaux possibles pour que leurs avances soient acceptées. Quand un étranger entre dans une case où se trouve une jeune fille, les vieux se retirent pour les laisser seuls... La fille se glorifie des amants qu'elle a eus... A la puberté, elle subit l'assaut de tous les mâles de la vallée, et cela en une seule séance. »

Morselli note fort justement que l'érotisme des tuberculeux revêt dans bien des cas une couleur psychique affective et il insiste sur ses relations avec la suggestibilité, l'impulsivité, la religiosité.

La connexion entre l'excitation sexuelle et le mysticisme a d'ailleurs été signalée depuis longtemps et cette excitation ne peut qu'augmenter si le mystique est entaché de tuberculose.

« Sous le masque de l'amour le plus pur, dit Moreau, d'un sentiment qui a pour objet non plus la créature, mais le créateur lui-même, se cachent quelquefois les appétits sexuels les plus ardents. »

« La dévotion excessive et peu raisonnable, les austérités insensées de certains sujets, dit Ball, n'ont souvent point d'autres causes que la masturbation. »

Krafft-Ebing écrit : « L'excitation religieuse va souvent de pair avec une vive excitation sexuelle et avec l'impulsion à la masturbation. » Et il mentionne les orgies de certaines sectes religieuses. D'après lui, on voit la volupté non satisfaite chercher et trouver une compensation dans l'extase religieuse.

« Pour Murisier, le désir sexuel est, chez le dévot, la tentation par excellence, et la littérature mystique se distingue par un caractère singulièrement lascif. »

Voici quelques exemples de nature à illustrer ces remarques :

Une nonne était sans cesse tourmentée par la préoccupation de savoir ce qu'était devenu le prépuce du Christ après la circoncision.

Veronica Juliani, qui fut béatifiée, prit un jour, par amour pour l'agneau céleste, un agneau dans son lit, se fit téter par lui et le couvrit de baisers.

Une malade de Vallon et Marie conciliait d'une façon originale les deux genres de perversions ; elle se masturbait avec un crucifix croyant ainsi sanctifier l'acte.

On comprend, dans ces conditions, combien le tuberculeux peut, dans certains milieux sociaux, devenir une proie facile pour la captation, si on agit sur son optisisme, sa religiosité, sa génitalité.

Aussi le tuberculeux, par les manifestations de sa vie intellectuelle, de son affectivité et par la plupart de ses réactions, apparaît comme un être le plus souvent profondément anormal.

Il serait bien étrange que ces différentes anomalies n'eussent pas, à l'occasion, un retentissement sur sa manière de se comporter vis-à-vis de la société, en le poussant à des actes délicieux ou même criminels.

Cette question est particulièrement intéressante. Si les auteurs français ne s'en sont pas préoccupés jusqu'ici, nous verrons qu'elle a sollicité l'attention de quelques médecins étrangers, bien rares d'ailleurs, que nous avons traduits nous-même en nous efforçant de respecter leur pensée.

CHAPITRE II

Nous allons nous occuper dans ce chapitre de voir si l'on observe une relation entre la délinquance et la tuberculose. Si l'on interroge et si l'on fouille la bibliographie on voit qu'elle ne contient rien ou presque rien à cet égard ; c'est à peine si dans quelques traités ou quelques articles les auteurs la signalent ; on y fait allusion par quelques réflexions courtes qui semblent, pour ainsi dire, intercalées dans le texte.

En Allemagne, Cornet, en 1891, fut étonné par les nombreux cas des tuberculeux qu'il rencontrait dans les prisons et dans les asiles d'aliénés, et il se demanda si l'état mental de ces malades et leurs actes délictueux n'étaient pas une conséquence de leur maladie. Les autres auteurs allemands semblent avoir négligé la question et ne s'être attachés qu'à l'étude de la psychologie.

Parmi eux, Naumann va jusqu'à nier les effets toxiques du poison tuberculeux dans les troubles psychiques et attribue ceux-ci aux circonstances extérieures, ce que Cornet déclare complètement incompréhensible.

Cette pénurie d'études permet à Köhler, en 1913, de s'étonner que des observateurs sérieux, comme ses compatriotes, ne se soient pas occupés d'ajouter à ce sujet un nouveau chapitre au Code pénal.

Il en conclut la nécessité de faire une étude approfondie sur les deux questions suivantes : L'intoxication tuberculeuse peut-elle créer des tendances psychologiques qui poussent à la délinquance ? Si ces tendances existent déjà, seront-elles augmentées ?

Il note l'apathie, l'émotivité légère, la neurasthénie, l'hyper-

sensibilité, les sautes d'humeur, le manque d'attention et d'effort de compréhension, la tendance à l'alcoolisme, l'érotisme.

Pour lui, la dépression conduit les caractères faibles au délit, au vol surtout, parce que le déprimé, dans son indifférence, n'obéit plus au frein de sa conscience.

Un pensionnaire de son établissement, aux mœurs irréprochables, prenait le beurre sur la table commune et l'envoyait à sa femme. C'était un grand déprimé qui ne croyait pas à sa guérison à cause de ses hémoptysies.

Un deuxième, très déprimé également, préparait à la table du déjeuner des tartines pour les envoyer à sa famille. Tous deux reconnaissaient leur faute, acceptaient les reproches et s'excusaient.

Wulfen fait ressortir la relation entre la dépression et les attentats à la pudeur ; la tristesse permet très bien l'excitation sexuelle, elle l'augmente même et il ajoute que neuf mois exactement après la mort d'un enfant dans une famille, on voit souvent naître un remplaçant.

La nostalgie peut pousser les jeunes domestiques à l'incendie, à l'assassinat de l'enfant dont ils ont la garde, à l'empoisonnement des patrons, toujours dans l'intention de quitter un service désagréable et de rentrer chez eux.

Au sanatorium, elle pousse souvent aux violences contre l'entourage ou au suicide. Il n'est pas rare que ces désespérés aient une conduite incorrecte et même offensante envers ceux qui les soignent, qu'ils se livrent, sur eux ou sur le médecin, à des agressions, parce qu'ils sont dévorés par des soupçons diaboliques ne correspondant pas du tout au niveau de leur intelligence.

La colère est à la base de beaucoup de délits, « suivant la grande expérience juridique de Wulfen », tels que les injures, les coups et blessures, la résistance aux agents, les crimes de lèse-majesté, la libération de prisonniers, le tapage, la grève, la révolte contre l'autorité, le vol, l'incendie, l'assassinat. Elle excite à l'attaque.

L'orgueil pousse à l'ivrognerie, à la banqueroute frauduleuse,

au faux serment. La coquetterie et la manie de plaire amènent la femme à la prostitution et au vol.

Une jeune tuberculeuse, si gravement atteinte qu'elle ne quittait pas le lit, se faisait envoyer des collections de chapeaux de Paris. Plusieurs jeunes gens se firent examiner par Kölher, retinrent des chambres dans son établissement, et ne vinrent jamais payer; l'enquête démontra qu'ils étaient sans argent.

L'incapacité de l'effort amène le dégoût du travail et l'égoïsme favorise l'exaltation des désirs. De l'augmentation du besoin de jouir et de la cherté de la vie actuelle naissent les détournements, les escroqueries, les faux.

Les psychologues criminels considèrent ce besoin de jouir comme un facteur de délinquance très important. Il est reconnu, en effet, que l'escroc et le voleur dépensent l'argent volé en faisant la fête.

Pour ce qui est de l'attentat à la pudeur, Kölher signale que deux de ses anciens clients se trouvent aux travaux forcés pour avoir violé leur propre fille.

Pour examiner plus profondément la question, il demanda aux établissements pénitentiaires combien de tuberculeux en tout s'y trouvaient et combien avaient commis d'attentats à la pudeur. Cinq établissements ont répondu à la question, les autres ont refusé alléguant le secret professionnel; c'est dommage, et Lippmann, lui, écrit que des études à ce sujet doivent avoir une grande valeur.

Il faut reconnaître que cet instinct est la cause de graves délits et de désordre moral, dès que sa discipline n'est plus sous le contrôle de l'intelligence et des sentiments. Son régulateur moral est la pudeur. Or, chez beaucoup de tuberculeux, il y a augmentation de l'instinct sexuel, peut-être pour compenser de la perte d'autres instincts détruits par l'évolution de la maladie.

Si nous considérons que chez lui la sphère affective souffre et qu'il manque de frein au point de vue moral, nous comprendrons que certaines périodes de la tuberculose ressemblent à la puberté, même chez le vieillard, pour ce qui est de l'instinct sexuel.

Le désir physiologique, augmenté par l'excitation des sens, conduit à l'onanisme et augmente ainsi la contradiction entre la nature et l'éducation.

Cette anomalie chez le vieillard est due au désaccord entre l'excitation et l'incapacité physique ; il en résulte encore l'onanisme, le coït avec les petites filles, l'attentat à la pudeur et la pédérastie. Presque chaque semaine, les journaux publient des faits analogues commis par des vieillards respectables, par exemple les rapports de vieux prêtres avec des premières communiantes.

Il semble que le tuberculeux ait une sympathie plus forte pour le sexe féminin. Normalement, cela se limite à l'acte sexuel avec la femme ou la maîtresse. Dans les cas où le tuberculeux érotique a du dégoût pour les femmes ou des difficultés pour la satisfaction de son désir, il arrive facilement à des déraillements moraux plus ou moins voisins du délit : l'infidélité, le coït avec les petites filles, la pédérastie, le viol. Ces cas ne sont pas rares et voici quelles en sont les principales raisons :

1° Augmentation de l'instinct sexuel au cours de la maladie et conservation de la puissance malgré la faiblesse physique ;

2° Occasions positives ou négatives ;

3° Perte de l'équilibre moral sexuel qui trouve son régulateur dans la pudeur. Celle-ci est le produit de la capacité en puissance et de l'éducation. Elle a un goût social, dit Wulfen. Elle n'existe pas chez les hommes non cultivés, comme chez les sauvages. Elle s'est développée avec la civilisation de la même façon qu'elle se développe peu à peu dans l'enfance. Son atteinte est une réalité bien connue dans les troubles psychiques ; elle est même souvent la première touchée.

L'auteur termine en reconnaissant la nécessité d'approfondir ces recherches. Il ne veut pas se lancer sur un terrain dangereux en abordant la question de la responsabilité, et laisse ce soin aux juristes. Il conseille au médecin de s'intéresser à la psychologie de ses malades tuberculeux ; il y trouvera un vaste champ d'études, et dans la pratique il jugera plus justement et plus sagement beaucoup des événements qui le surprennent dans cette clientèle.

Les Italiens paraissent s'être intéressés, plus que les autres, à cette question de la responsabilité morale et juridique du tuberculeux. Voici notre traduction de deux articles parus dans la *Gazette de Milan*.

Sur la responsabilité des tuberculeux.

Professeur Étienne MIRCALI.

Alors que tout le monde admet aujourd'hui que les alcooliques, les paralytiques progressifs se trouvent, au point de vue de la responsabilité, dans une position différente de celle de l'homme normal, beaucoup, au contraire, hésitent à accepter une thèse qui soutiendrait que le tuberculeux puisse se trouver, au point de vue de la responsabilité, à côté de ces malades.

Et pourtant il a droit à une telle considération parce qu'il est fortement empoisonné et par des poisons qui atteignent de préférence le système nerveux.

Personne n'oublie, en effet, les illusions des pauvres tuberculeux à la veille de la mort. Ils organisent une fête, ils commandent un habit, ils parlent sur un ton de compassion des pauvres tuberculeux qui, les pauvres, croient se trouver en bonne santé et ne voient pas autour d'eux l'abîme qui les guette.

Pourquoi tout cela ? Laissant de côté le sentiment, la raison froide, mais juste, doit se demander si ce que nous appelons tic, caprice, méchanceté, perversité maligne des tuberculeux ou encore douce bonté, si tout cela n'est pas une gradation des altérations psychiques qui s'élèvent au sommet de la délinquance. Nous plaignons le morphinomane qui s'empoisonne lui-même ; nous ne comprenons pas le tuberculeux qui ne peut se soustraire à un empoisonnement fatal.

Le tuberculeux est-il un intoxiqué ? Certainement. Il porte une culture vivante de bacilles qui fabriquent des poisons, qui imprègnent fortement son organisme. Malfucci démontrait que les bacilles morts sont capables de reproduire tout les phénomènes morbides. Koch, avec la tuberculine, répandait cette

idée, mais les observations de Maragliano démontraient que le tuberculeux est fortement intoxiqué; il ne faut que 4 à 5 cc. de son sérum pour tuer un lapin.

J'ai observé et tout le monde a observé avec moi que les tuberculeux représentent, dans les hôpitaux et les cliniques, la majorité des malades dits désagréables. Ce sont eux qui sont les plus exigeants pour le personnel de service; ce sont eux qui passent tout à coup d'un état de calme apparent à une insubordination totale, par exemple sortir par caprice; ce sont eux qui se disent victimes de négligences dont dépendrait exclusivement, selon eux, l'état stationnaire de leur maladie ou son aggravation.

« Tantôt c'est un malade qui tue une sœur dans l'hôpital, tantôt c'est un autre qui tue le médecin, tantôt c'est un attentat politique vengé par un tuberculeux, tantôt c'est un militaire, tuberculeux avancé, qui montre un cynisme révoltant dans l'acte de tuer. » (Lega).

Et combien de tuberculeux doivent se trouver parmi les autres coupables, si un tiers de l'humanité est tuberculeux?

Aussi bien aujourd'hui les avocats invoquent pour eux la compassion des juges, parce qu'ils sont malades; mais est-ce la compassion seule à laquelle ils ont droit, et d'abord leur responsabilité n'est-elle pas diminuée?

Pour nous, hommes de science, la coïncidence entre la culpabilité et la tuberculose est-elle un fait indifférent? Non. J'ai vu finir dans un hôpital un tuberculeux qui, l'année précédente, avait tué son frère; il avait obtenu des circonstances atténuantes car les hommes de droit disaient: c'est le châtiment de Dieu; je me demandais à part moi: n'était-il pas infecté de tuberculose?

Mais il y a plus.

J'ai vu accidentellement plusieurs fois ce fait: je prends un tuberculeux apyrétique, calme, bon. Je détermine en lui une réaction soit par une injection de tuberculine, soit par un désordre diététique. Il va avoir simultanément avec la réaction thermique une réaction psychique. Souvent c'est une vraie révolu-

tion psychique, il pleurera, il désobéira, il accomplira des actes de mauvaise éducation, ceux d'un voyou ordinaire. Quelques personnes, remarquables par leur valeur et leur intelligence, quittent leur état normal et tombent, malgré leur volonté, dans les bras d'une nécessité supérieure qui les pousse à des actes qu'ils désapprouvaient avant et qu'ils désapprouveront après leur réaction.

On accuse les tuberculeux de lasciveté. Eh bien ! examinez dans une cage deux lapins sains, dans une autre deux lapins tuberculeux, mâle et femelle, et vous verrez les différences colossales. L'acide nucléo-tuberculinique est un des poisons principaux de la tuberculose, et l'acide tuberculinique est un des principaux composants du sperme (Mioscher, Poehl) et le sperme est un des principaux excitants des fonctions sexuelles.

Je veux attirer l'attention de mes collègues sur les droits que, selon moi, ont les tuberculeux à être jugés plus équitablement dans leur vie sociale.

Et s'il est vrai que l'œil soit le miroir de l'âme, je dis : l'œil du tuberculeux est caractéristique. Il montre dans son regard l'intelligence et son acuité très grande. Classiquement, on trouve une pupille dilatée, bilatéralement, ou d'un seul côté, sans rapport d'ailleurs avec le siège des lésions, avec des mouvements lents, rappelant assez la mydriase atropinique.

Ce qui est intéressant, c'est que des modifications intenses de la pupille se rencontrent dans l'empoisonnement artificiel par la tuberculine, quand on injecte de la tuberculine en solution aqueuse dans la veine marginale de l'oreille du lapin. La pupille est d'abord contractée comme une tête d'épingle, puis dilatée, puis elle subit des modifications, enfin elle demeure dilatée. D'ailleurs, pour quelle raison l'œil du tuberculeux demeurerait-il indifférent aux poisons qui imprègnent tout l'organisme ?

Pour ce qui est des lésions nerveuses qui se montrent chez les tuberculeux, la clinique a cité depuis longtemps les troubles de la sensibilité, les névralgies des tuberculeux, les pulsations vasculaires anormales par altérations vaso-motrices. On peut d'ailleurs tirer de l'étude du tuberculeux de telles conclusions :

1° Au cours de la tuberculose pulmonaire, on observe des formes multiples de psychose. Aussi la tuberculose se range à côté de la paralysie générale;

2° Presque toujours l'amélioration de la lésion bacillaire coïncide avec une amélioration de la forme psychique;

3° Étant donnée la fréquence des phénomènes tuberculeux chez les aliénés, nous devons nous préoccuper surtout de l'état de leurs poumons;

4° En médecine légale, on devrait tenir compte et du délit et de la présence ou non d'une infection tuberculeuse.

J'ajoute qu'il existe des responsabilités qui échappent au Code et qui frappent les tuberculeux coupables par l'empoisonnement de leurs facultés psychiques et morales. Cet empoisonnement, je le caractériserai simplement par ces lignes :

Intelligence prompte, facile, aiguë.

Mémoire développée.

Sensibilités générale et à la douleur viciées (déficiences, exagérées, fausses).

Penchants faussés, portés au bien quand les conditions organiques sont favorables, au mal quand leur état s'aggrave.

Conscience parfois absente, parfois aveugle pour ce qui est de la responsabilité personnelle et de celle d'autrui.

Volonté qui gagne en impulsivité et perd en ténacité.

Affectivité qui offre les exemples les plus nets de qualités opposées : altruisme angélique voisinant avec un égoïsme repoussant. On fait alors le mal pour le mal, par exemple essayer d'infecter les autres avec ses propres crachats pour se venger de sa disgrâce propre.

Caractère léger, capricieux, qui rappelle celui du voyou sans éducation, ou celui de l'adulte à qui l'on a lésé les lobes frontaux. Parfois orgueilleux, sûr de soi, obstiné sans but et contre son bien rejetant les conseils de personnes autorisées, souvent négligeant les soins. Parfois — ceci, en général, quand la maladie est plus avancée — exemples classiques de douceur et de résignation.

Morale : Tendance aux obscénités dans les périodes de matu-

rité du mal ; tendance à l'alcoolisme dans certaines phases et dans certaines formes de la maladie

Étant donnée la variabilité des formes cliniques pour le diagnostic de la tuberculose, surtout dans les formes dites latentes, de tels stigmates psychiques peuvent avoir de la valeur pour le diagnostic de la tuberculose, car l'empoisonnement, au lieu d'être révélé par le parenchyme pulmonaire, peut l'être par le système nerveux central.

Cet ensemble de faits s'impose à notre réflexion, puisque le médecin, plus que tout autre, doit être homme dans l'exercice de son art et ne doit jamais fermer les yeux devant la responsabilité de l'homme malade. Dans le cas spécial des tuberculeux, je m'appuie toujours davantage sur cette loi naturelle qui est mon critérium en fait de jugement sur la responsabilité humaine : « L'homme est responsable du bien qu'il fait ; du mal, sont responsables les déviations morbides de son organisme. » (1). Le bien est comme la lumière : il nous attire quand nous sommes sains, il nous répugne souvent quand nous sommes malades.

Nous sommes bien petits encore devant les phénomènes de psychologie physio-pathologiques, surtout de nature toxi-infectieuse, mais cependant ce que j'ai exposé montre combien la largeur d'esprit dans de telles conditions est souvent synonyme de vérité scientifique comme de justice humaine (Gênes, 23 mai 1900).

Les tuberculeux devant la loi.

Dr Ernest SKULTEKI.

Après les déductions expérimentales de Maragliano, corroborant les intuitions de Maffucci et de Koch, un nouvel ordre d'idées naît touchant la personnalité des tuberculeux. On ne veut plus les considérer comme de simples malades, mais plutôt comme des individus fortement intoxiqués par des poisons qui

(1) L'uomo è responsabile del bene che fa, del male lo sono le deviazioni morbose del suo organismo.

agissent de préférence sur le système nerveux; individus qui devraient prendre devant la loi une nouvelle position juridique à côté des alcooliques, des paralytiques généraux, des morphinomanes, car leurs actions, bonnes ou mauvaises, reconnaissent une physiopathologie nouvelle.

Cette idée toute moderne et humaine, entrevue d'abord par Bonardi, demeurée populaire par l'heureuse phrase de Baccelli : « des jeunes esprits pervertis par la tuberculose » (1), acceptée par Bernheim, trouva son champion dans le docteur Mircoli qui l'éleva au rang de théorie.

Les idées du docteur Mircoli reflètent d'une façon synthétique les opinions sur la psychopathologie actuelle des tuberculeux. A ces opinions, je vais me permettre de faire quelques critiques.

S'il est certain, en effet, que les actes impulsifs de certains tuberculeux sont inconscients et sortent du domaine de la volonté, il est aussi indéniable que tous les tuberculeux ne se trouvent pas dans de telles conditions; ceux, en particulier, porteurs d'une infection bacillaire acquise peuvent avoir des altérations passagères de caractère, des idées délirantes quelquefois, mais cependant ils sont en grande partie normaux et se maintiennent normaux dans leurs rapports avec le monde ambiant. La tuberculose imprime une marque au caractère de ces malades, mais presque toujours sous la forme de douceur, de résignation, d'aboulie, comme si l'intoxication lente leur eût enlevé complètement l'activité des lobes frontaux.

Je ne nie pas l'intoxication; elle est intense, grave; elle est indiscutable; ce que je discute, ce sont ses effets.

Un premier fait, un peu difficile à s'expliquer, est celui de l'intelligence facile, prompte, aiguë, de la mémoire tenace que nous trouvons si facilement chez les tuberculeux. Une intoxication pourra donner de l'hyperexcitabilité passagère, des idées délirantes, qui pourront temporairement prendre le caractère d'idées géniales; elle ne pourra jamais donner, je crois, un

(1) Delle giovani menti pervertite dalla tubercolosi.

degré aussi durable de l'intelligence, d'autant plus que, par comparaison, la plus grande partie des autres intoxications, par un mécanisme semblable ou très proche, donnent plutôt de l'obnubilation ou, pour le moins, une perversion de l'acuité intellectuelle, ce que nous ne trouvons pas chez les tuberculeux ; chez eux, au contraire, l'intelligence la plus lucide, la plus brillante, peut aller de pair avec l'organisme le plus atteint.

De plus, l'absence de conscience, la volonté qui se transforme en impulsivité, l'affectivité absente ou exagérée, altruiste, la perversité des actes, le caractère capricieux et orgueilleux, la tendance à la lubricité, à l'alcoolisme, si ce sont là des caractères de l'intoxication tuberculeuse et des autres intoxications en général, ils sont aussi la marque classique, typique, immanquable, désormais consacrée par la science, de cette tare terrible de notre siècle, la dégénérescence de l'espèce.

Et pour ce qui est de la psychopathologie du tuberculeux, je crois qu'on ne doit pas chercher trop loin dans cette voie pour trouver la clé de tant de phénomènes controversés.

Autant qu'on puisse dire sur un sujet aussi discuté qu'est la question de l'hérédité en matière de tuberculose, il est toutefois admis que la tuberculose donne au moins une prédisposition à contracter la maladie. Mais cette prédisposition ne pourrait-elle pas être appelée dégénérescence congénitale et les tuberculeux des dégénérés typiques ? L'infection tuberculeuse représenterait peut-être en eux le dernier degré d'une échelle descendante de dégénérescence progressive de la famille survenue dans le cours des diverses générations et corollaire d'une longue série de formes nerveuses dégénératives, d'une série de sphacèles progressifs qui se résolvent par la ruine complète de la famille et l'explosion d'une tuberculose invincible, désastreuse ?

Je ne veux donc pas nier l'importance de l'intoxication — il serait absurde de vouloir s'opposer aux conquêtes les plus lumineuses de la science — mais c'est sur le mécanisme de cette intoxication qu'il me plaît de discuter.

Ce n'est pas l'alcool, ni la morphine, ni les autres poisons qui engendrent la dégénérescence, mais c'est la dégénérescence qui

fait devenir intoxicable, en multipliant et en exagérant les effets desdits poisons, au moins dans la plus grande partie des cas. De même, quand on parle de la responsabilité des tuberculeux, on devrait donner l'importance qu'il faut à tous les éléments, dégénérescence ou intoxication, et considérer toujours que l'intoxication par elle-même, agissant sur un terrain exempt de tare héréditaire, ne donnerait peut-être pas des effets aussi nuisibles, surtout la production de délits contre autrui et contre eux-mêmes, auxquels depuis longtemps les tuberculeux nous ont douloureusement habitués.

Je ne sais si j'aurais réussi à expliquer mes idées et à les exposer aussi clairement que je les sens, mais leur mauvaise interprétation ne tirera pas à conséquence, car mes conclusions sont les mêmes que celles de mes prédécesseurs, c'est-à-dire qu'il faut tenir, et dans un grand nombre de cas, les tuberculeux comme irresponsables, soit par dégénérescence, soit par intoxication, soit par les deux ensemble; ensuite, qu'ils ont droit à toute la pitié des hommes de cœur, à toute la clémence et à toute la protection des lois.

Aux médecins légistes il appartiendra, d'autre part, de résoudre la question ardue de la conduite de la loi envers les tuberculeux (*Gazette de Milan*, 1900).

Ces considérations sont exprimées sur un mode un peu trop lyrique à notre gré. Elles n'en expriment pas moins une importante vérité. Il suffit pour s'en convaincre de jeter les yeux sur les statistiques que nous reproduisons ici d'après Meuvret.

De 1894 à 1904, parmi la population moyenne des établissements de longue peine, soumis au régime commun, la proportion des morts par tuberculose est de 50 p. 100 par rapport à la mortalité totale. Voici les proportions d'après les prisons :

Maison centrale de Beaulieu.....	62	p. 100.
» Clairvaux.....	48	»
» Fontevault.....	58	»
» Loos.....	64,8	»
» Melun.....	48,7	»
» Nîmes.....	47,45	»

Maison centrale de Poissy.....	61,6	»
» Riom.....	47,49	»
» Thouars.....	44,20	»
» Castellucio.....	61,9	»
» Chiavari.....	51,7	»

Et encore l'auteur croit ces chiffres au-dessous de la réalité, car il laisse de côté les péricrâniites, méningites, qui sont cependant fréquemment de nature tuberculeuse.

On peut nous objecter que ce pourcentage élevé est dû à la contagion. Or, si nous examinons les statistiques des prisons cellulaires où les chances de contamination sont rares, nous arrivons à peu près au même résultat : en 1905, 1906 et 1907, à la prison de Fresnes, la mortalité par tuberculose a été de 58,33 p. 100.

Un autre fait montre que la contagion n'est pas la principale cause de la mortalité par tuberculose, même dans les prisons en commun. Si elle était la règle, un détenu ayant accompli cinq ans de prison aurait couru deux fois plus de chances de se contaminer qu'un détenu ayant accompli deux ans et demi, et cinq fois plus qu'un détenu ayant accompli une seule année. Il s'ensuit que, logiquement, la mortalité par tuberculose devrait être d'autant plus forte que la peine subie est plus longue. Or, il n'en est rien. Si nous examinons les statistiques des décès par tuberculose dans les maisons centrales, classées suivant la durée de la peine, nous voyons que la mortalité est moins forte pendant la quatrième et la cinquième année de détention que pendant la deuxième et la troisième.

Première année de détention, décès par tuberculose..	0,89	p. 100.
Deuxième année de détention, décès par tuberculose..	1,35	»
Troisième année de détention, décès par tuberculose..	1,63	»
Quatrième année de détention, décès par tuberculose..	1,315	»
Cinquième année de détention, décès par tuberculose..	1,32	»

On note également dans les prisons une manifestation de la tuberculose remarquable par sa fréquence, c'est la tuberculose ganglionnaire. Sur 930 consultations données aux malades des

2^e et 3^e divisions de la prison de Fresnes, 323 étaient des consultations pour adénites tuberculeuses.

Nous ne donnerons pas sur ce point de statistiques personnelles. Nous voudrions seulement rapporter quelques observations de tuberculeux délinquants, examinés au Fort du Hâ de Bordeaux, et que nous devons à l'obligeance de M. le professeur agrégé Perrens.

Nous verrons ensuite si l'on a le droit d'en tirer d'utiles arguments en faveur de notre thèse.

OBSERVATION I

Affaire Juliette D... : Incendies volontaires.

Faits : Le 9 septembre dernier, M. D..., propriétaire à Saint-M..., était prévenu que sa meule de bruyère était en flammes. Avec l'aide de voisins, il réussit à enrayer l'incendie sans éviter un dommage estimé à une centaine de francs. M. D... ne connaissait pas l'incendiaire. Il fit remarquer aux gendarmes que, victime pour la quatrième fois d'événements analogues, il en avait été averti chaque fois par Juliette D..., fille de son résinier. La meule qui venait de brûler était dressée à 150 mètres environ de la maison où les époux D... vivent avec leurs deux filles. On interrogea la plus jeune, Juliette; elle reconnut, après l'avoir niée un instant, sa culpabilité dans l'affaire récente. Elle avoua ensuite avoir provoqué elle-même les trois incendies précédents : en juillet 1921 et en août de la même année, elle avait incendié des meules de bruyères situées en bordure « d'un bois de pins très fourni » et dont les gendarmes retrouvèrent les traces; en février 1922, l'écurie de M. D..., en y jetant par la fenêtre une allumette enflammée. A propos de ce dernier incendie, interrogée par les gendarmes et M. le Juge d'instruction de Bordeaux, elle avait fait tomber les soupçons sur un certain M... arrêté, paraît-il, pour d'autres motifs. Elle révéla bien tardivement la fausseté de son accusation.

Les renseignements donnés sur son compte par le maire de Saint-M... ne sont pas très explicites. M. le Maire déclare qu'il connais-

sait peu l'inculpée. Il n'a jamais entendu dire qu'elle eût été soignée pour « des douleurs de tête » ni qu'elle fût atteinte « dans ses facultés mentales ».

Examen les 18 et 25 septembre et 2 octobre 1922. — Cette répétition d'actes criminels dans des conditions qui, a première vue, paraissent identiques, a pourtant quelque chose de troublant. L'inculpée nie formellement tout désir de vengeance et rien ne montre qu'elle eût à se plaindre de M. D...

Le mal qu'elle faisait, il semble qu'elle voulût le circonscrire, en limiter les effets, puisque, sûre d'avoir vu flamber les meules de fougères ou le foin de l'écurie, elle prévenait aussitôt le propriétaire et jetait l'alarme. La conscience du danger qu'elle venait de créer de ses propres mains, si l'on peut dire, était assez vive pour l'engager à arrêter l'expérience au moment où elle devenait redoutable. Si, à quatre reprises, elle eut la même attitude, si, ayant allumé quatre incendies, elle manœuvra de manière à les faire éteindre aussitôt, c'est que vraisemblablement elle ne cherchait pas à provoquer une catastrophe qui d'ailleurs aurait pu se produire; elle ne désirait pas se réjouir dans la contemplation d'un de ces vastes sinistres dont rêvent certains malades. Son activité nuisible se bornait volontairement. Il ne s'ensuit pas que la pensée qui la dirigeait fût bien nette.

Cette jeune fille de 15 ans $1/2$, assez grande et assez bien bâtie pour son âge, a l'air peu intelligent. Elle s'exprime avec une certaine difficulté, à cause du manque d'ampleur de son vocabulaire. Bien qu'elle affirme être allée à l'école pendant sept ans — trois ans à M... et quatre ans à Saint-M..., elle n'a à peu près rien retenu. Elle avoue qu'elle a la « tête dure ». Il est de fait qu'elle se trompe à peu près constamment dans les calculs mentaux les plus simples et que son orthographe est aussi rudimentaire que possible. A tête reposée, lorsque la plume à la main on lui demande de résoudre de petites opérations d'arithmétique, elle arrive toutefois à des résultats assez heureux. C'est tout ce que lui a laissé une longue fréquentation scolaire. Elle ignore les éléments d'histoire et de géographie que connaissent les filles de son âge. Si on l'interroge, par exemple, sur les capitales des pays d'Europe, on s'aperçoit qu'elle n'en connaît qu'une : Paris. Sa curiosité se limite aux faits concrets de son exis-

tence à la campagne. En dehors des occupations ménagères qui lui sont confiées, elle vit dans une totale ignorance des autres événements, même s'ils sont considérables et capables de frapper l'imagination d'un enfant. Elle a entendu parler de la dernière guerre. Elle sait qu'elle opposa la France à l'Allemagne, mais elle ne peut citer aucun des pays alliés à la France ou à l'Allemagne. C'est dire combien son intelligence est peu ouverte. Sa mémoire n'est pourtant pas aussi défectueuse qu'on le supposerait. Les principaux épisodes de sa vie, elle les rappelle avec un ensemble de détails qui laissent croire à leur exactitude. Son défaut est dans la compréhension, dans l'élaboration de la pensée plutôt que dans un trouble mnésique à proprement parler. Lit-elle un texte sans difficulté? on se rend compte qu'elle ne saisit pas une grande partie des mots; les définitions qu'elle donne de certains d'entre eux évoquent, par leur niaiserie, les réponses d'un enfant de 6 ans.

Lorsque dans un village éclatent successivement plusieurs incendies, l'expérience dicte ce conseil : « Cherchez parmi les alcooliques et interrogez l'idiot. » Juliette D... n'est pas une alcoolique et ne mérite pas le qualificatif d'idiot; mais son aspect, la faiblesse de son bagage scolaire, ses réponses sur des sujets différents de ceux qu'on enseigne à l'école, tout montre que c'est une débile mentale dont les progrès intellectuels n'ont pas suivi le développement physique. Il ne faut donc pas s'attendre à obtenir d'elle des renseignements très complets sur ses dispositions au moment des faits qu'on lui reproche. Les indications qu'elle donne ne sont cependant pas dépourvues d'intérêt.

Tout d'abord, Juliette D... dit qu'elle ne sait pas pourquoi, par quatre fois, à des époques et en des endroits dont elle se souvient parfaitement, elle alluma les incendies que l'on sait. Puis un peu plus en confiance, elle déclare qu'elle « se sentait poussée, que quelque chose lui commandait ». La première fois, il était 9 h. 1/2 du matin, je faisais la cuisine dans la maison de mes parents. J'ai dit : « Si j'allais mettre le feu ? » Après j'ai dit : « Non, c'est pas utile que tu le mettes, ça ferait courir du monde. » Et puis j'y suis allée. En allumant, j'ai dit : « Si on t'y attrape... Le feu est resté un moment sans s'allumer... Je l'ai regardé brûler de loin et de près. »

On entend des déclarations identiques à propos des autres incendies. Pendant qu'elle est à son-travail, faisant la cuisine ou savonnant du linge, l'idée lui vient de mettre le feu à une meule de bruyère ou à l'écurie de M. D... Une courte lutte intérieure : « Si on t'y prenait, on dirait que tu en as mis d'autres. Ça va faire courir le monde. » Puis l'idée est exécutée aussitôt.

Il arrive souvent qu'un acte impulsif, réalisé dans des conditions analogues, ne soit qu'un moyen de parvenir à un autre but. Un alcoolique dont nous avons eu à nous occuper avait allumé volontairement plusieurs incendies, non parce qu'il trouvait à le faire une satisfaction immédiate, mais pour entendre sonner le tocsin dont la musique l'enchantait.

Juliette D... ne nous avoue pas de désir de cette nature. On est frappé pourtant d'une réponse qu'elle fit aux gendarmes chargés de l'enquête : « Je voulais voir courir le monde. » Or, nous retrouvons cette formule dans les déclarations que nous avons recueillies, mais présentée de telle manière que l'idée des voisins accourant et s'empressant autour du feu aurait agi comme un frein bien insuffisant et non comme un excitant.

Il est possible que l'inculpée ait allumé des incendies pour le plaisir de les voir éteindre; on ne saurait l'affirmer, malgré la réponse que nous avons rappelée, malgré le soin qu'elle prenait, son coup fait, d'avertir les intéressés.

L'examen nous révèle un détail plus important. Spontanément, sans que rien de nos questions puisse servir à l'orienter dans un sens déterminé, Juliette D... rapporte que, pendant les deux ou trois jours qui précéderent chacun de ses méfaits et le jour même, elle se sentait mal à l'aise, souffrant de la tête, dormant mal et éprouvant une impression bizarre qu'elle ne peut définir. Puis elle raconte le fait suivant : Quelques jours avant son premier attentat, elle rencontra sur la route deux hommes qui lui demandèrent du pain. Elle en avait qu'elle refusa de partager avec les mendiants. Ceux-ci furieux se répandirent en injures et la menacèrent de la tuer. Elle appela son père qui travaillait justement à une petite distance. Mais quand son père l'interrogea, elle lui cacha l'histoire des mendiants et ne sut que pleurer. Depuis elle n'osa jamais parler de la scène en question.

mais dans les périodes d'incertitude morale qui, à l'en croire, annoncent ses actes délictueux, elle croit revoir partout les hommes qui lui firent peur et s'imagine qu'ils « la poussent à mettre le feu ». Elle développe ainsi d'une façon plus précise l'explication si vague que nous avons signalée : « Il me semblait que quelque chose me commandait. »

En soi, cette histoire n'a rien d'invraisemblable dans quelques-unes de ses parties. Il est toutefois peu croyable que Juliette D... ait gardé le secret d'un pareil événement dans l'instant où il venait de se produire et les mois suivants. Ce détail fait douter de l'ensemble. Il y a un autre motif plus sérieux de douter. Son histoire n'est qu'une adaptation nouvelle de celle qu'elle avait racontée aux gendarmes pour faire dévier les soupçons de la justice sur M... Celui-ci serait entré chez elle, lui aurait demandé du pain et sur le refus de la jeune fille aurait proféré des menaces... qu'il aurait mises à exécution. Rien n'était vrai dans un tel récit. Si Juliette D... mentait en février 1922, il n'y a pas de bonnes raisons de la croire quand elle s'exprime en des termes presque identiques au mois d'octobre de la même année.

Laissant de côté ce qui a trait à l'aventure des mendiants, il ne reste que les troubles physiques et affectifs à caractère intermittent dont elle se plaint. Peut-être sont-ils inventés, rien ne doit étonner d'une jeune mythomane, nous serions plutôt disposé à admettre leur véracité. Tels qu'ils sont dépeints, ils répondent aux descriptions classiques des états anxieux qui préparent et favorisent les actes impulsifs.

Pour elle, l'anxiété aurait été légère, car les manifestations violentes de ce syndrome n'échappent pas à l'entourage et sont rapportées par les patients dans des termes infiniment plus dramatiques. Mais une débile n'a pas besoin, pour que son équilibre mental soit fâcheusement modifié, de circonstances extraordinaires; un rien suffit à l'ébranler.

En l'espèce, rien n'autorise à penser que les phénomènes en question aient abouti à l'aliénation mentale confirmée. Pendant nos longs entretiens, nous n'avons jamais surpris chez l'inculpée la moindre ébauche d'un délire; dans son passé, nous n'en avons pas

trouvé davantage. Comme, d'autre part, elle a toujours été consciente des actes qu'elle accomplissait et qu'elle en a gardé un souvenir précis, nous avons par là la preuve qu'elle n'est pas justiciable de l'asile d'aliénés.

Avant de conclure, ajoutons que malgré son développement physique normal, Juliette D... ne jouit pas d'une bonne santé. Elle a eu à la prison une hémorragie dont nous n'avons pu déterminer l'origine tant il fut difficile d'avoir des éclaircissements sur la manière dont elle s'était produite. Sueurs nocturnes, toux, respiration défectueuse au sommet pulmonaire droit, douleurs gastriques vives, vomissements et ballonnement du ventre, ces symptômes indiquent que l'inculpée a besoin d'être soignée.

OBSERVATION II

Affaire B... : Escroquerie.

Faits : Les faits réduits à leur plus simple expression peuvent se résumer de la manière suivante :

B... s'étant donné à un M. R... comme « directeur général de la Compagnie américaine Hardson pour l'exploitation de l'Omnia Park » dans le courant de décembre 1921, M. R... lui présenta son cousin, M. Br... (Jean), qui cherchait une situation. B... exposa alors à M. Br... qu'il était en mesure de lui faire donner un poste d'administrateur aux appointements de 1.000 francs par mois. Il fallait d'abord que le futur administrateur versât immédiatement 500 francs d'arrhes, ce qui fut fait séance tenante. Puis un contrat fut signé aux termes duquel M. Br... devenait concessionnaire d'un café installé à Montpellier, dans l'établissement « Omnia Park ». Cette concession n'était naturellement pas gratuite. M. Br... s'en assurait le privilège moyennant 6.000 francs; mais comme son directeur général B... désirait entrer dans l'affaire sans y paraître officiellement, il fut entendu que la somme de 6.000 francs portée sur le contrat serait versée moitié par B..., moitié par M. Br... Ce dernier avait déjà donné 500 francs, on lui réclama 2.500 francs de supplément.

Les comptes réglés, M. Br... père demanda à B... quelques explications qui semblèrent assez obscures. Tardivement méfiant, il fit prendre des renseignements à Montpellier. On lui répondit que les établissements Omnia Park n'existaient pas dans la ville. Il avait bien vu des plans, des dessins, des croquis, que lui avait montrés B..., ainsi qu'une correspondance avec un habitant de Montpellier, pleine de renseignements sur les propriétés de la ville et des environs, en particulier sur celle que la Compagnie Hardson avait choisie et achetée. Tout cela était illusoire et M. Br... réclama son argent. On ne lui rendit pas un sou. Il porta plainte.

Discussion des faits. — Si court que soit cet exposé, il permet déjà de soupçonner que l'affaire fallacieuse proposée par B... n'est pas de celles qui relèvent de la démence.

Elle est trop bien présentée. Cette première impression se change en certitude lorsque, pénétrant dans l'intimité des faits, on découvre par quels moyens subtils l'inculpé surprit la bonne foi de MM. Br... fils et père. La longue déposition que fit M. Br... devant M. le Juge de paix du canton de M... est bien instructive à cet égard. Comment B... divisa nettement les fonctions d'administrateur et de concessionnaire du café dont il prétendait prendre sa part, les détails qu'il donna sur la constitution des établissements Omnia Park et l'importance de la compagnie, sur les qualités « du beau et robuste vieillard » qu'est M. Hardson, sans oublier les gros avantages qu'il tirait lui-même de sa fonction de directeur général; tout ce qui est indiqué dans la déposition de M. Br... tend à éloigner l'hypothèse d'un trouble mental se manifestant directement dans l'exécution même des actes incriminés. Le contrat passé entre B... et M. Jean Br... est, par sa bonne tenue générale, une preuve de plus en faveur de notre opinion. Il faudra donc chercher ailleurs des signes de démence. C'est ce que nous allons faire. Mentionnons auparavant que B... a déjà été condamné par la Cour de R... à 25 francs d'amende et dix-huit mois de prison avec sursis pour abus de confiance.

Examen (13 et 17 mars 1922). — On est tout d'abord frappé par l'air maladif de l'inculpé. Grand, un peu voûté, il a des traits tirés et le teint d'un homme très anémié. Il se plaint de différentes malaises auxquels il est permis de croire : céphalées intermittentes, vomisse-

ments, vertiges, insomnies fréquentes, cauchemars. Il est possible que ces derniers symptômes soient dus à des poussées fébriles, car il affirme être sujet, la nuit surtout, à de véritables crises de sueurs qui le laissent épuisé de fatigue. Parfois, il a des syncopes pendant lesquelles il perdrait entièrement connaissance.

Il est possible que sa faiblesse ait augmenté dans ces derniers temps; ce qui est très sûr, c'est qu'elle date déjà de longtemps, puisque B... fut ajourné par le conseil de revision en 1912, 1913, 1914 et 1915 et qu'il fut pris pendant la guerre, en 1916, pour être versé dans l'armée auxiliaire. Quoique appartenant aux services de l'arrière, il avait été atteint par des gaz asphyxiants au cours d'un ravitaillement et placé un mois dans un hôpital militaire. Au Maroc, où il était allé quelque temps après sa démobilisation, il serait resté quatre mois à l'hôpital pour une affection fébrile sur laquelle il ne peut nous renseigner exactement.

De son allure générale et des indications qu'il donne il résulte que sa santé physique est sérieusement altérée. La question est de savoir si, d'une manière quelconque, ses aptitudes intellectuelles s'en trouvent diminuées. Il n'y paraît pas. S'exprimant avec facilité, dans une forme correcte, il donne au sujet de son passé, des événements importants de sa vie et des professions qu'il a exercées des précisions qui montrent bien l'intégrité de sa mémoire. Nulle part dans sa conversation on ne surprend l'ébauche d'un délire. Sachant ce qu'il risque, préparant sa défense, il essaie de diminuer l'importance de son rôle dans l'affaire en cours en se donnant lui-même comme victime. Il était de bonne foi. Un certain Harley, dont il avait fait la connaissance au Maroc, l'avait circonvenu. De M. Harley venait l'idée de fonder une vaste entreprise. Il était entendu qu'il se procurerait des fonds, tandis que B... en chercherait de son côté. Le malheur est que M. Harley avait donné à son associé une adresse inexacte, 230, boulevard Raspail, Paris, si bien qu'il fut impossible de le retrouver.

Il est inutile d'insister davantage. Les troubles démentiels qui n'apparaissent pas dans les actes reprochés à l'inculpé ne se montrent pas mieux à l'occasion de nos examens. Nous concluons en conséquence.

OBSERVATION III

Outrages publics à la pudeur.

Le 28 janvier 1922, vers 2 heures de l'après-midi, le brigadier garde au Jardin Public B... fut averti par deux de ses collègues qu'un individu assis dans une allée du jardin avait exhibé ses organes génitaux à plusieurs femmes qui s'en étaient plaintes. Le brigadier monta sur la terrasse des serres et surveilla de ce poste d'observation, en compagnie du sous-brigadier V... et du garde L..., les faits et gestes de l'individu signalé. Une vingtaine de minutes après, il le vit, « sa verge hors du pantalon, se masturbant au passage d'une femme ». Deux jeunes filles qui allaient « en sens contraire de cette femme » virent également la scène et n'allèrent pas plus loin. Le garde descendit pour procéder à l'arrestation de l'exhibitionniste. Quand ce dernier l'aperçut, il prit la fuite, mais il fut rejoint « grâce au concours de plusieurs citoyens » et conduit au commissariat de police. Il indiqua son état civil : Georges C..., manœuvre, né à B..., le 5 avril 1892, et avoua qu'il avait été condamné déjà à quatre ans de prison pour vol militaire par le conseil de guerre du 48^e corps. Il reconnut le délit qui lui était reproché : « Les déclarations des gardes sont exactes. Je ne sais comment je me suis laissé aller à commettre un tel acte et je vous affirme que c'est la première fois qu'on me reproche un tel fait. » Cette première déclaration fut maintenue devant M. le Juge d'instruction avec un correctif : « Je ne sais à quel mobile j'ai obéi, mais c'était sans mauvaise intention et je ne voulais pas me montrer. »

Examen (13 et 21 février 1922). — Les choses ont changé. C... sait maintenant quel motif le fit agir. Il était envahi depuis quelque temps par des morpions. Comme les démangeaisons qu'il ressentait étaient trop vives, il ouvrit sa braguette et fit la chasse aux petites bêtes. « J'attendais précisément que tout le monde soit passé. Je n'ai remarqué personne » ou encore : « Je me cachais quand il passait du monde et je continuais mes recherches quand je croyais être seul. » Il s'en tient à cette explication. Était-il nécessaire, pour l'exploration qu'il avait entreprise, d'exposer sa verge hors de son pantalon ?

Il ne saurait dire si elle l'était réellement. C'est possible, il ne l'affirmerait pas. Mais on l'accuse aussi de s'être masturbé au passage des femmes. Ceci est complètement inexact; il multipliait, au contraire, les précautions pour se dissimuler.

Pour être la dernière en date, il ne s'ensuit pas que cette version soit la plus sincère. D'une part, elle est contredite par le témoignage du garde B... et par la propre déposition de l'inculpé devant M. le Commissaire de police. D'autre part, nous n'avons pas découvert de poux du pubis sur l'inculpé, bien qu'il ne se soit pas soigné depuis le jour de son arrestation. Nous avons constaté la présence de quelques lentes attachées à des poils; le point où elles étaient fixées, à quelques millimètres de la racine, est un indice qu'elles avaient été déposées depuis un temps assez éloigné, sans qu'on puisse dire si ce fut antérieurement au 28 janvier. Il ne semble pas d'ailleurs qu'il soit utile d'insister longuement là-dessus. L'alibi invoqué par l'inculpé méritait d'être rapporté uniquement parce qu'il constitue l'explication tardive d'un acte anormal à l'aide de motifs à peu près plausibles. Par sa persévérance à le soutenir, C... nous empêche de rattacher son acte à d'autres mobiles pathologiques. On les soupçonne; rien n'autorise à les affirmer. Partout on est frappé de cette déclaration à M. le Juge d'instruction : « C'est la première fois que je viens ici. Une fois seulement, j'ai été inquiété pour avoir uriné contre une maison. » On ne s'étonnerait pas qu'il y eût entre la première et la seconde affaires un lien commun. Pour le découvrir, il faudrait plus de franchise de la part de l'inculpé. Les gros troubles mentaux, les démences confirmées et certaines formes de délire s'imposent d'emblée à l'observateur. Au contraire, les obsessions, surtout d'ordre génital, se dissimulent aisément. Si la collaboration de celui qui en est atteint fait défaut, le médecin demeure dans le doute. C'est ce qui nous arrive. On sait que des actes analogues à ceux dont C... est accusé procèdent souvent d'un état obsédant. Cela ne veut pas dire qu'ils en soient toujours et fatalement la conséquence. Dans le cas présent, seules nous guident les réponses de l'inculpé. Or, systématiquement, elles éludent les hypothèses pathologiques; nous aurions mauvaise grâce à nous obstiner dans la voie qu'on refuse de nous ouvrir.

Ce que nous distinguons nettement, c'est que C... n'est pas un aliéné. Ses discours mesurés, où l'on ne décèle aucun délire, sa mémoire, son aptitude à comprendre les questions et à y répondre, ne rappellent pas plus les troubles des vésaniques que la déchéance des déments. Si l'on était tenté de voir dans la scène du 28 janvier une manifestation épisodique de l'épilepsie ou de l'éthylisme, ce serait pour y renoncer aussitôt. Il n'est rien dans le passé de l'inculpé qui fasse penser au mal conditioal, et le présent ne nous montre aucun stigmate d'alcoolisme. L'ivresse simple doit être également mise hors de cause; personne ne l'a signalée au moment de l'arrestation, l'inculpé la nie.

Au physique, C... est un être assez débile. Il souffre d'une bronchite chronique pour laquelle, après un certain temps passé dans le service-auxiliaire, il fut réformé le 24 mai 1917. En dehors de cette affection, il n'offre pas de signe d'une altération du système nerveux.

Nous voici arrivé au terme de notre examen. Il ne nous a fourni la preuve d'aucun trouble mental susceptible d'expliquer l'attitude de l'inculpé.

OBSERVATION IV

Outrage public à la pudeur.

Le 20 juin 1921, dans l'après-midi, R..., se trouvant dans la cave de son patron, M. A..., marchand de vins, vit passer sur le trottoir, par le soupirail ouvert, deux enfants qui sortaient de l'école, Simone C..., âgée de 7 ans, et son frère Roger, âgé de 4 ans. Il les attira dans la cave en leur promettant des gâteaux; puis, leur ayant enlevé leur pantalon, il les prit sur ses genoux et se livra sur eux à des attouchements manuels suivis d'un contact pénien avec les organes génitaux de Simone. Contact appuyé, peut-être, mais sans pénétration, bien que la fillette affirma, dans la suite, qu'il lui restait, des manœuvres de l'inculpé, une douleur vive dans la région offensée.

Quand M. A..., à la recherche de son employé, entra à l'improviste dans la cave, la scène était terminée. R... avait eu le loisir d'indiquer aux enfants la réponse qu'ils devaient faire à leurs parents pour expliquer leur retard. Mais Simone ayant tout raconté à sa mère,

l'inculpé fut arrêté le soir même. Ajoutons que Simone C. fut soumise à l'examen de M. le Dr Pierre L... le 22 juin 1921. Les conclusions de notre confrère sont les suivantes :

1° Simone C... ne présente pas les caractères anatomiques de la défloration et, sur ses parties sexuelles pas plus que sur les parties adjacentes, on ne relève de traces de violences ;

2° Il n'y a pas actuellement de signes cliniques d'une maladie vénérienne quelconque ;

3° En admettant que l'enfant ait été victime de violences, comme elle le prétend, j'estime qu'il n'a dû s'agir que d'attouchements ou de « coït périnéal », manœuvres qui peuvent être pratiquées sans laisser de traces apparentes.

Tout concorde donc à justifier les allégations de l'inculpé qui se défend d'avoir exercé des violences sur la fillette, tout en reconnaissant d'ailleurs la matérialité des faits.

Antécédents. — Ce n'est pas la première fois que R... a affaire à la justice. Son casier judiciaire porte les condamnations suivantes :

Six mois de prison, le 25 août 1916 (Tribunal correctionnel de Bordeaux), pour abus de confiance ;

Six mois de prison, le 27 août 1919 (Tribunal correctionnel de Bordeaux), pour vol ;

Six mois de prison, le 30 mars 1920 (Tribunal correctionnel de Bordeaux), pour vol.

On le représente comme un homme « peu sérieux, paresseux, mauvaise tête, qui ne peut rester en place ».

Il n'a pas fait de service militaire. Nous lisons sur son état signalétique : Exempté en 1915. Maintenu dans l'exemption par le conseil de revision de la Gironde le 17 juin 1916.

Examen (20 et 24 août-17 septembre 1921). — Max R... est âgé de 24 ans. C'est un homme d'apparence débile, un peu voûté, étroit des épaules. On est frappé, dès l'abord, par sa pâleur et par les déformations cranio-faciales qu'il présente : un aplatissement du frontal et du pariétal droits et aussi de la partie droite de la face ; une déviation vers la droite de la mâchoire inférieure, telle qu'un trait vertical passant par le nez, tombe nettement à gauche de la partie médiane du menton. S'il n'y a pas d'autres stigmates importants à signaler,

du moins doit-on noter une pilosité excessive : la barbe est très fournie, les poils sont extrêmement abondants sur tout le corps, en particulier sur la poitrine, les épaules, le dos.

L'inculpé se présente correctement. Il s'exprime avec mesure et sans difficulté. Sa mémoire est bonne, son jugement ne nous a paru troublé à aucun moment. Il a une conscience nette de sa situation, affirme qu'il regrette l'acte qu'il a commis et répète que des excès de boisson sont la cause de son égarement. Nous reviendrons là-dessus. Il est incontestable, en effet, que l'acte dont il est inculpé ne peut être mis sur le compte d'une débilité intellectuelle profonde, ni sur le compte d'un délire ancien, pas plus que d'une démence. Sa tenue mentale arrête d'emblée de pareilles hypothèses.

Il était donc naturel de rechercher s'il n'existait pas chez lui une de ces idées obsédantes dont certains névropathes offrent tant d'exemples. Nous avons insisté sur ce point. Mais l'inculpé prétend n'avoir jamais souffert d'une obsession persistante, n'avoir jamais été tourmenté par l'idée de rapports sexuels avec des enfants. Il faut bien l'en croire. Aussi bien ne se donne-t-il pas comme un individu normal.

Si l'on se fie à ses déclarations, il se serait livré à l'onanisme depuis l'âge de 14 ou 15 ans, quotidiennement, et, pour ainsi dire, sans interruption.

Évoquant des images de femmes adultes pendant qu'il faisait son geste habituel, il trouvait là l'apaisement des seuls désirs qu'il eût. Les femmes réelles ne l'intéressaient pas et il ne se mettait pas en peine de les rechercher ; malgré les nombreuses occasions qui s'offrirent à lui, il négligea d'en profiter. A peine se laissa-t-il aller quatre ou cinq fois dans son existence à des rapports normaux.

La plupart des masturbateurs tiennent un langage identique et de très bonne foi. En ce qui concerne l'inculpé, une indication complémentaire nous est fournie par sa mère : « Il n'était pas porté sur la femme, nous dit-elle ; en présence des jeunes filles il était comme un enfant... Toutes les voisines s'en amusaient... » Les derniers renseignements concordent avec les premiers.

Mais ce masturbateur qui fuyait les femmes se rendit coupable de l'acte que l'on sait. Qu'il ait bu ce jour-là, son patron l'affirme avec

lui ; il était d'ailleurs ivre la plupart des après-midi. « Ce n'est pas qu'il buvait beaucoup, dit sa mère, mais un rien lui tournait la tête. » On ne le nie pas. Il faut remarquer cependant que son ivresse n'était pas extrêmement accusée, puisqu'il attira les jeunes enfants par des promesses alléchantes, et ayant obtenu d'eux ce qu'il voulait, songea à leur dicter les paroles qui devaient expliquer leur retard ; puisque quand le brigadier P... se rendit pour l'arrêter, il trouva l'inculpé en train de pleurer ; « j'ai cherché à le consoler », dit le brigadier, il m'a répondu : « Je me rends parfaitement compte de l'acte que j'ai commis. »

On ne saurait donc trouver dans la manière d'agir de l'inculpé la marque d'une démente susceptible d'entraîner une irresponsabilité totale.

Mais déjà son aspect extérieur, ses déformations cranio-faciales, ce que nous savons de ses habitudes sexuelles, nous ont mis sur la voie ; R... est un dégénéré. Sa mère explique ses tares par celles de son père qui aurait été syphilitique et alcoolique. Nous n'avons pas vérifié ces affirmations.

Dégénéré, l'inculpé est, de plus, alcoolique et il aurait été admis plusieurs fois à l'Hôpital Saint-André pour des crises convulsives, vraisemblablement éthyliques.

Enfin, c'est un tuberculeux. Il nous dit lui-même qu'il se fit soigner longtemps au Dispensaire de la rue François-de-Sourdis et qu'il fit un assez long séjour au Sanatorium de Pessac. Il est incontestable que sa pâleur, sa déficience physique, les sueurs nocturnes qu'il accuse, sa toux, les signes fournis par l'auscultation : inspiration rude aux deux sommets pulmonaires, expiration saccadée et soufflante au sommet droit, imposent le diagnostic indiqué.

OBSERVATION V

Vol.

L... fut arrêté le 15 mai 1921 pour avoir, seul ou en compagnie de plusieurs complices, dévalisé avec effraction dix-sept kiosques à journaux de la ville, de la nuit du 29 au 30 avril à la nuit du 13 au

14 mai 1921. L... avoua sa participation effective à tous les vols. Il ne fit pas plus de difficulté pour renouveler ses aveux devant nous que devant M. le Juge d'instruction.

La lecture des pièces du dossier nous apprend des faits qu'il reconnaît avec une égale bonne foi, à savoir qu'il fut condamné déjà le 3 septembre 1915, par le Tribunal correctionnel de la Seine, à trois mois de prison pour vol; condamné également le 10 mars 1916, par le Tribunal correctionnel de Bordeaux, à deux mois de prison pour vol et vagabondage.

Deux fois encore avant son emprisonnement actuel, L... eut affaire à la justice. Condamné à huit mois de prison en février 1917 par le Tribunal de Bordeaux — c'est lui qui nous indique et le fait et la date — pour vol de pièces de bicyclette à la gare du Midi, sur appel de M. le Procureur général et après un examen médical, il aurait été acquitté comme irresponsable, et remis à ses parents. Sa fiche, que nous avons consultée au Fort du Hâ, porte : écroué le 10 février 1917-22 mai 1917; après appel, acquitté, relaxé.

Il devait être écroué de nouveau le 16 juin 1917. Entre temps, il avait été réformé pour troubles mentaux le 8 juin 1917, selon ses propres déclarations par le conseil de réforme de la caserne Fauché. Son arrestation du 16 juin 1917 fut l'occasion d'une seconde expertise mentale. Sur les conclusions d'un rapport de M. le Dr M., un non-lieu intervint le 3 juillet 1917. L... fut alors placé à l'Asile de Cadillac où il demeura du 8 juillet 1917 au 12 juin 1919.

« Depuis, écrit M. L... père, qui fait remarquer que son fils « a la » tête très faible par hérédité de ses parents maternels », je l'ai gardé près de moi; je n'ai trouvé rien d'anormal; si, une fugue à Paris. Puis il est revenu, mais depuis le mois de janvier dernier, il m'a quitté deux mois. Je l'ai retrouvé, toujours en lambeaux, et cette fois-ci il a dû fréquenter des vagabonds qui ont vu son esprit faible. »

Les renseignements de police donnent une autre note. M. le Commissaire de police du 6^e arrondissement déclare en effet : L... exerce la profession de manœuvre, mais ne travaille jamais et ne fréquente que les repris de justice dans le quartier de la prostitution.

Examen (7, 9, 12 juillet 1921). — L... est un jeune homme de

22 ans, de bonne taille, mais d'une santé physique assez médiocre, comme en témoigne l'ecthyma qui parsème ses membres inférieurs de cicatrices anciennes et d'ulcères, comme en témoigne surtout la double chaîne ganglionnaire longeant symétriquement les parties latérales de son cou. Son visage n'offre aucune malformation susceptible d'être signalée. Il se présente correctement, parlant d'une voix dolente qui trahit une légère dépression. Son langage est clair et facile, il répond volontiers à nos questions.

— Pourquoi êtes-vous en prison? — Pour plusieurs cambriolages.

— Quel est votre métier? — Ébéniste.

— Vous travaillez régulièrement? — Assez; il y avait deux ou trois mois que je n'avais pas travaillé régulièrement, j'étais parti de chez moi.

— Pour aller où? — Je pars comme ça souvent; c'est des coups de tête. Je m'en vais n'importe où, c'est plus fort que moi. Pourtant je ne suis pas mal, je le reconnais.

— Aviez-vous un but la dernière fois que vous êtes parti? — J'allais au travail, puis je suis parti, une idée qui m'est passée par la tête, parce que mon père est remarié, et il y a ma tante qui m'adresse parfois des reproches; je prends ça mal et je m'en vais.

— A quoi employez-vous votre temps? — J'allais du côté du quai de la Monnaie. C'est là où j'ai trouvé quelques-uns de ceux qui ont commis des cambriolages avec moi.

— Ne les connaissiez-vous pas avant? — Pas du tout. Je les ai connus par un nommé P... Il couchait dans la même chambre que moi à Mériadeck, parce que je n'osais pas rentrer. C'est par lui que j'ai connu les autres.

— Aviez-vous des ressources? — J'allais manger au bateau-soupe, et puis les kiosques m'avaient donné un peu d'argent.

— Les cambriolages ont-ils eu lieu longtemps après le départ de chez vous? — Huit ou dix jours après, plutôt plus que moins.

— N'aviez-vous pas peur d'aller en prison? — Si, mais sur le moment je n'y faisais pas bien attention. Si j'étais resté chez moi, je n'aurais pas eu ces idées, mais quand je pars je ne sais pas bien ce qui se passe dans ma tête. J'aurais bien essayé du travail, mais il y avait cette crise de chômage; on n'en trouve pas facilement.

Arrêtons là les citations. Aussi bien n'avons-nous pas pu nous faire mieux expliquer par L... l'état d'esprit dans lequel il se trouvait depuis le moment où il abandonna la maison de son père. Ce que nous savons de sa fugue, puisque fugue il y a, est suffisant pour montrer qu'elle ne fut pas inconsciente. Nous ne voulons pas dire qu'il en connût les mobiles profonds exactement, mais seulement que pendant le temps où il se tint éloigné de ses parents, il se rendait parfaitement compte de ce qui se passait autour de lui; qu'il était capable de chercher des ressources, de se promener, de se lier à des amis nouveaux, de juger, de raisonner. En admettant donc, ce qui n'est pas démontré, que son départ ne fût pas provoqué par des motifs plausibles, il n'en reste pas moins vrai que les actes auxquels il se livra pendant son séjour dans le quartier de Mériadeck ne portent aucune marque pathologique.

On ne s'en étonne pas lorsqu'on a longuement causé avec l'inculpé. On ne découvre pas chez lui la moindre ébauche d'un délire quelconque. Sa mémoire est si précise que nous ne l'avons jamais trouvée en défaut dans les vérifications que nous avons faites. Normal par son intelligence, il l'est aussi, si l'on peut dire, par sa morale, puisqu'il reconnaît le caractère délictueux des faits qui lui sont reprochés. On ne peut donc pas actuellement considérer L... comme un dément au sens de l'article 64 du Code pénal, puisque ne sont intervenus dans la série de ses vols ni un délire, ni un affaiblissement des facultés intellectuelles, ni même des impulsions irrésistibles. L'asile d'aliénés ne lui convient pas; on ne saurait le soigner d'une affection qu'il n'a point et l'expérience montre que le long séjour qu'il fit à Cadillac ne le corrigea pas de sa tendance à préférer le vol au travail régulier.

OBSERVATION VI

Vol.

- Au mois d'août 1922, L... habitait Royan en compagnie de sa maîtresse, Jeanne B..., fille soumise; il était employé au Casino. Le 8 août, au cours d'un voyage qu'il fit à Bordeaux au sujet de sa

pension militaire, il renoua connaissance avec d'anciens camarades parmi lesquels A... et C..., actuellement détenus. De Bordeaux, il rapporta un pantalon provenant d'un cambriolage.

Le 11 août, il reçut un télégramme annonçant l'arrivée à Royan d'A... et de C... qu'il alla chercher à la gare. Or, dans la nuit, des cambriolages étaient commis dans la ville. L... toucha, pour avoir donné des renseignements, une part de l'argent dérobé. Du 17 au 19 août, la bande opère de nouveau à Royan ; ses membres descendent chez L... et c'est de sa maison qu'ils partent pour leurs expéditions munis de fausses clefs, de lampes, de revolvers et de costumes spéciaux. Leur but principal était d'enlever certain coffre-fort. N'ayant pu réussir, ils revinrent une troisième fois chez L..., armés d'une masse destinée à défoncer le coffre.

Lorsque L... fut arrêté, il protesta de son innocence. Il continua à nier toute participation au cambriolage de Royan. Les faits indiqués ici et qui semblent témoigner du contraire n'ont pas été rapportés par lui, mais par sa maîtresse, Jeanne B... Il était utile de le rappeler, car ne possédant aucun aveu de l'inculpé, il nous sera interdit d'aborder l'étude de ses dispositions mentales dans l'exécution des faits qui lui sont reprochés. Nous serons obligé de nous contenter de savoir s'il était aliéné ou s'il ne l'était pas dans la période où se produisirent les faits incriminés.

La question de son intégrité intellectuelle se pose d'elle-même lorsqu'on lit quelques-unes de ses lettres. Voici la copie de celle qu'il adressa à sa mère le 9 février 1923 et dont nous respectons l'orthographe et la ponctuation : « Ma chère maman, j'ai assez souffert. Je souffre le martyre, tout le monde se met contre moi, la police s'est associée à la prison pour me faire mourir ; on met de l'arsenic dans ma soupe pour m'empoisonner, et aujourd'hui le pain est complètement empoisonné aussi je n'ai pas manger. Je ne veux pas mourir à petit feu, je préfère mourir tout d'un coup, les boches n'ont pu me tuer, c'est les français qui veulent me faire mourir, aussi ma chère maman dans deux jours je serai mort vivant. Tu te rappelles qu'à la maison on voulait m'empoisonner, et bien maintenant c'est pareil. Tous les bijoux que l'on m'a volé, tu les réclameras et tu les donneras à notre petit René, et ma pension et tout mon

argent, c'est pour toi. Je t'embrasse mille fois, adieu je meurs, adieu ma pauvre mère, sur mon tombeau venez semer des fleurs. Ton fils qui a fini de souffrir et qui t'aimera toute la vie. L... Dominique. Mort à mes ennemis, ils mourront après moi. »

Autre extrait d'une lettre non datée, adressée probablement à Jeanne B... : « Ma chère femme bien aimée, si tu savais tout ce qu'on me fait en prison, tout le monde se met contre moi pour me faire des misères. Je sais que la police mobile a donné des ordres pour m'empoisonner, tantôt c'est de l'essence de térébenthine que l'on met dans ma gamelle et tantôt du pétrole. La nuit, ils viennent me serrer les cheveux. On m'a mis des menottes pour me couper les poignets, mais le gardien chef lui, je crois qu'il n'est pas contre moi car c'est lui qui m'a fait sortir les menottes. Je t'ai vu l'autre nuit que tu étais couchée avec un de la mobile, tu vois que c'est pour ça qu'ils m'ont fait enfermer, pour me voler ma femme, et c'est pour ça qu'ils veulent me faire mourir. Mais je te promets ma chérie que je ne supporterai plus rien, je préfère en finir avec la vie de suite. »

On retrouve des formules analogues dans les lettres que L... écrivit à M. le Juge d'instruction, et dans une autre bien antérieure, datée du 6 septembre 1922, envoyée de la maison d'arrêt de Marennes à M. D... de Royan. Dans cette dernière, on lit, en effet, ces mots : « Si dans huit jours je ne suis pas sorti, tu ne me reverras plus, j'aurais été retrouver mon pauvre frère qu'ils ont empoisonné ainsi que ma sœur, en attendant tu devrais bien m'envoyer les quelques sous que tu me dois. »

A ces indications tirées de sa correspondance, il convient d'ajouter que L... eut pendant l'instruction une attitude assez bizarre, qu'il montra au cours de certains interrogatoires un air étrangement effrayé, enfin que dans la prison il eut à plusieurs reprises des crises de nerfs. Il n'en faut pas davantage pour composer un tableau pathologique aux traits bien accusés. Encore est-il indispensable de savoir si les symptômes qu'on nous offre sont réels ou illusoire.

Examen (23 février-23 mai 1923). — Ce qu'il y a de certain, c'est que dès les premiers moments de notre examen, L... nous apparaît comme étant atteint d'une affection physique grave. Son teint terreux, ses joues creuses, son amaigrissement général et sa façon de marcher

le dos voûté, sont des signes d'une santé bien précaire. Tout son corps est moite, et quoiqu'il ne fasse devant nous aucun effort, ses mains sont si humides d'une sueur si abondante qu'elle mouille les objets qu'elle touche, sueur fétide qui, en peu de temps, remplit de son odeur le cabinet médical. L... nous dit que ces sueurs deviennent encore plus abondantes la nuit. C'est assez vraisemblable. Or, un tel symptôme se présente rarement isolé. Il est ordinairement associé à ceux d'une maladie générale. Il s'agit, en l'espèce, de la tuberculose. Nous reproduisons à cette place les termes d'un certificat établi par M. le Dr G..., de Royan, daté du 20 décembre 1922 : « Je soussigné certifie avoir donné mes soins à M. L... (Dominique) pendant tout l'été 1922 pour troubles pulmonaires avec hémoptysies légères. Les troubles dyspeptiques constatés paraissent en rapport avec ces lésions (toux émétisante et anorexie des bacillaires au début). »

L... se plaint, en effet, de tousser et de cracher beaucoup, d'être essoufflé au moindre mouvement, de manquer d'appétit, de voir chaque jour ses forces diminuer progressivement, d'avoir tous les matins à son réveil des vomissements bilieux survenant après des efforts de toux. L'auscultation ne révèle pas de lésions pulmonaires très profondes. On constate néanmoins des modifications du rythme respiratoire, une rudesse de l'inspiration qui indique la localisation de la maladie aux deux sommets du poumon, en particulier, au sommet droit. Si l'on en croit l'inculpé, ces troubles ne seraient pas les seules manifestations de sa tuberculose. En 1922, il aurait été atteint d'une lésion suppurée de la colonne vertébrale, ayant amené la formation d'un volumineux abcès de l'aine droite. S'agissait-il réellement d'un abcès tuberculeux par congestion, ou bien d'un bubon de l'aine, ainsi que le diagnostic en fut porté à un moment ? Nous ne pouvons en décider avec certitude. Nous nous bornerons donc à constater la présence au niveau de son aine droite d'une large cicatrice irrégulière indiquant qu'un abcès se développa en cet endroit, mais dont la nature ne peut être indiquée maintenant.

Pour en finir avec les troubles physiques de l'inculpé, un mot sur ses crises de nerfs. Le beau-père de L..., M. R..., vint nous voir spontanément. Il nous déclara que L... avait trois fois par an environ des crises au cours desquelles il tombait comme un épileptique, et

bavait des écumes, après quoi il se relevait anéanti et n'avait d'autre ressource que d'aller se coucher. Ces crises survenaient à l'occasion d'un mécontentement, elles ne s'accompagnaient pas de miction involontaire. L... nous fournit des indications identiques. Il ajoute cependant quelques détails importants : d'abord qu'il perd entièrement connaissance ; ensuite, que ces crises surviennent surtout quand il a bu. Nous n'avons assisté à aucune d'entre elles, mais en nous basant sur leurs caractères : début sous l'influence d'une émotion, absence de morsure de la langue et de miction involontaire, nous pensons qu'elles n'appartiennent pas à l'épilepsie, et qu'il est plus naturel d'y voir des épisodes névropathiques favorisés par une intoxication alcoolique.

La notion de ces tares doit nous rendre bien prudent dans l'examen psychique de l'inculpé. Nous avons procédé à de longs interrogatoires. L'impression qui s'en est dégagée est que les troubles qui ont été constatés n'ont produit aucune perturbation mentale importante. L... renouvelle devant nous la promesse qu'il a faite plusieurs fois d'en finir avec la vie, s'il doit passer en cour d'assises. On ne veut pas douter de sa sincérité. Ce dont on est sûr, c'est que ce projet n'entre pas dans la constitution d'un syndrome mélancolique, d'un délire dépressif dont l'expert ne distingue aucun des signes. S'il n'est pas mélancolique, au sans psychiatrique du mot, L... n'aurait-il pas échafaudé un délire de persécution comme ses lettres et son attitude devant le juge d'instruction le laisseraient croire facilement ? Avouons que rien dans ses réponses et dans sa conversation spontanée ne nous autorise à le penser. Avec nous, il n'est question ni d'arsenic, ni de pétrole, ni d'essence de térébenthine versés dans sa gamelle ; il n'est pas question davantage des ennemis acharnés à le faire mourir. L... nous laisse entendre seulement que la police de Royan lui en voulait de ne pas avoir dénoncé les cambrioleurs qui opéraient dans la région, et, d'autre part, que les révélations de Jeanne B... ont attiré la haine de ses coïnculpés. Ce sont là des hypothèses plus ou moins vraisemblables où il serait difficile de voir les éléments d'un délire caractérisé.

Causant facilement, faisant preuve d'une mémoire fidèle, L... ne ressemble pas non plus à un débile mental. Par lui, nous obtenons

sur ses antécédents des renseignements que son beau-frère confirme. Il appartient à une famille de cinq enfants, dont deux sont morts jeunes d'une affection qu'il ne peut désigner, et un troisième, qui aurait maintenant 42 ans, de tuberculose pulmonaire. L'inculpé est né, paraît-il, avant terme. Il eut une première enfance chétive. Une typhoïde, qui le surprit entre 9 et 10 ans, gêna son développement et l'obligea à des soins nombreux. Pendant la guerre, sa mauvaise santé seule le fit évacuer à plusieurs reprises. En 1916 cependant, il fut évacué pour une blessure légère à la cheville, et en 1915, pour une intoxication par les gaz asphyxiants. Il se trouvait alors au 89^e régiment d'infanterie et venait d'être cité à l'ordre du régiment. Proposé pour la réforme, il vint à Bordeaux. Il avait eu pendant la guerre un certain nombre d'aventures. En 1916, on l'avait envoyé aux compagnies de discipline de la Corse pour purger une peine de soixante jours de prison. En 1917, alors qu'il se trouvait à l'Hôpital Saint-Germain, il avait été puni de huit jours de prison, puis de deux ans de prison par le conseil de guerre pour coups à un agent. Une autre affaire lui aurait valu huit mois de prison sans sursis. Libéré du service militaire, on l'arrêta pour recel, en janvier 1919. De sa peine, cinq ans de prison, il ne fit que deux ans et demi à la maison centrale de Fontevrault. On sait qu'il ne tarda pas à attirer de nouveau l'attention sur lui.

Le résumé de son histoire montre donc que ses dispositions à la délinquance n'appartiennent pas seulement à l'époque présente. Défaut d'obéissance, violences surtout après les excès de boissons, vol par recel, tels sont les faits délictueux qui marquent son passé. Il est vrai qu'ils alternent avec des manifestations pathologiques indéniables. Mais nous avons vu qu'à ces tares physiques ne se surajoutaient pas de troubles mentaux véritables, de ceux qui conduisent au délire ou altèrent le jugement. En reconnaissant que sa santé générale est loin d'être brillante, nous ne pouvons signaler aucun symptôme précis, capable d'entraîner la conviction que son intelligence est diminuée ou pervertie. Or, dans la période où se sont accomplis les actes incriminés, rien ne prouve que son état fût différent de ce qu'il est aujourd'hui.

OBSERVATION VII

Affaire R... : Vagabondage et port illégal de décorations.

Faits. — R... avait été recueilli au refuge des mutilés, 14, rue Margaux, le 13 juin dernier. Errant sur la voie publique, l'air si bizarre qu'on le prit pour un aveugle, sans papiers, sans argent, ne possédant en propre avec ses vêtements que les rubans de la Légion d'honneur et de la croix de guerre qui ornaient sa poitrine, il avait été conduit au refuge par M. le Dr B... Il y resta deux jours. Hospitalisé ensuite dans le service du docteur Abadie du 15 au 27 juin « pour une crise de délirium tremens », il retourna au refuge dès sa sortie de l'hôpital. Sa situation ne paraissait pas claire. M. le commissaire de police C..., invité à prendre des renseignements sur son compte, le 27 juin, le trouva porteur des rubans de la Légion d'honneur et de la médaille militaire, apprit de lui qu'il était titulaire d'autres décorations, qu'il avait été interné quatorze fois et réformé à Lyon avec une pension de 100 p. 100.

Pendant que la police bordelaise demandait de nouvelles précisions au contrôle général des services judiciaires, R... se faisait remarquer par sa conduite scandaleuse et surtout par des crises nerveuses dues à des accès éthyliques. De nouveau, sur la demande de la Direction du refuge, M. C... dut faire comparaître l'inculpé le 1^{er} juillet. Celui-ci se présenta porteur des insignes suivants : ruban d'officier de la Légion d'honneur, de la médaille militaire, de la croix de la guerre, ruban des blessés de guerre. Il avait d'ailleurs dans une de ses poches d'autres rubans de décorations : rouge, orange, rouge et blanc ; blanc et vert ; blanc et bleu ; un autre ruban de croix de guerre. Ses explications parurent tout à fait incohérentes. Le commissaire, sachant qu'il était sans domicile certain et qu'il ne travaillait pas, ayant, d'autre part, d'excellentes raisons de croire que R... exploitait la charité d'autrui en se faisant passer pour décoré et mutilé de guerre, le garda à la prison municipale à la disposition de M. le Procureur de la République.

Antécédents. — On ne saurait dire si l'inculpé a réellement été

interné quatorze fois, comme il le prétend. On peut affirmer qu'il l'a été fréquemment. Sur la feuille de renseignements fournie par le contrôle du service des recherches, on lit que R..., détenu en 1918. au Fort de Bicêtre, sous la prévention de désertion, avait été interné à l'Asile de Bicêtre pour des crises de délirium tremens et qu'il y était resté du 7 juillet au 8 août 1918. A cette date, il avait été extrait de l'Asile pour être transféré à Besançon, à la disposition de M. le Juge d'instruction qui avait décerné un mandat d'arrêt contre lui pour port illégal de décorations.

Puis, revenu à Paris, interné le 8 septembre 1918, à l'Asile Sainte-Anne, d'où on le transféra à l'Asile de Perray (Vaucluse) où il fut mis en liberté le 19 novembre suivant. Il en profita pour errer dans la capitale où il fut arrêté à plusieurs reprises au moment où il apitoyait les passants par son allure misérable, son accoutrement militaire et ses décorations. Le 18 janvier, le 19 février et le 4 octobre 1920, le 24 mai 1922, il fut envoyé à l'infirmerie du dépôt par différents commissariats et remis chaque fois en liberté.

Par M. le Commissaire chef de la sûreté de Lyon, on apprit que R... avait été interné à l'Asile de Bron (Rhône) du 16 décembre 1916 au 14 juillet 1917, qu'il aurait été également hospitalisé à l'Asile de Mareville (Meurthe-et-Moselle) et à l'Asile de Mont-de-Vergues (Vaucluse) du 13 septembre 1921 au 19 novembre 1921.

M. le Commissaire central de Toulon fit savoir que, soldat de 2^e classe au 54^e régiment d'infanterie territoriale du recrutement de Belfort, classe 1903, il avait été en traitement à l'Hôpital militaire de Sainte-Anne et à l'Hôpital 48 de Toulon du 3 au 12 septembre 1916 pour sciatique, puis à l'Hôpital de Saint-Mandrier d'où il était revenu à l'Hôpital 48. Enfin, que R..., présenté à la Commission de réforme de Toulon, le 15 septembre 1916, avait été réformé n° 2 pour fistule périnéale persistante et débilité mentale, et renvoyé dans ses foyers, à Maiche (Doubs).

Le 31 septembre 1917, l'inculpé se trouvait pourtant encore à Toulon. Il s'y faisait arrêter pour ivresse, alors qu'il était revêtu de l'uniforme d'adjudant et porteur de sept décorations, dont celle de la Légion d'honneur.

Ajoutons que depuis 1905 l'inculpé a été condamné dix fois pour

vol, outrages publics à la pudeur, escroqueries légères et port illégal de décorations.

Examen (6, 15, 19 juillet 1922). — D'un passé si riche en incidents R... n'a voulu ou pu retenir que ceux qui se rapportent à ces divers internements. Tout le reste est obscur ; aussi remplace-t-il par des histoires fantaisistes les souvenirs précis que l'interrogatoire tente d'évoquer.

Très pâle, l'air extrêmement fatigué, répandant dans la pièce où on l'examine une insupportable odeur de sueur fétide, l'inculpé a un ton jovial, goguenard, que sa mine n'aurait pas fait supposer. Il parle abondamment, développant avec assurance des thèmes déli-rants dont il semble avoir une longue habitude, à la façon d'une leçon parfaitement apprise, dont il ne modifie jamais les termes. Nous retrouvons, lors de nos deuxième et troisième examens, les phrases écrites sous sa dictée au moment du premier. Un résumé suffira :

Né à Toulon en 1883, dans des conditions assez mystérieuses, il se serait engagé à 16 ans dans la légion étrangère et aurait pris part à toutes sortes d'expéditions jusqu'au jour où la guerre étant déclarée il serait parti pour le front français avec le 4^e colonial. Excellente occasion pour lui de gagner des galons et des décorations. Il serait revenu de la guerre abondamment pourvu de tout cela ; blessé plusieurs fois, à moitié asphyxié par les gaz, il porterait encore au périnée une plaie suppurée due à la blessure d'un éclat d'obus.

Chargé de gloire militaire, il jouit par surcroît de toutes sortes d'honneurs civils. Il est le gendre de M. Clemenceau, l'oncle et quelquefois le neveu de M. Deschanel. C'est lui qui nomme les fonctionnaires et qui les décore : il a donné la croix de la Légion d'honneur à M. Jean Lépine, à Lyon, il l'a accordée à la plupart des médecins d'asiles qu'il a fréquentés. Une partie du monde lui appartient.

Ingénieur, il construit un tunnel sous l'Atlantique, et va relier ainsi la France à l'Amérique ; il établit les plans d'un canon monstrueux, dont la portée est de 8.000 kilomètres, et qui, malgré son poids énorme, sera suspendu à la nacelle d'un dirigeable. Grâce à ce

canon, il pourra, quand bon lui semblera, bombarder Pékin de Paris.

De quoi vit-il ? Des impôts qu'il perçoit puisqu'il est le chef de l'État. Ses ressources lui permettent de faire des largesses, de donner des villas à « Monseigneur le Pape » et même des villes entières : Monaco, Nice et Monte-Carlo, car le pape « travaille bien et l'aide à ressusciter les morts ».

— Mais vous mendiez dans les rues ?

— Au contraire, je donne aux pauvres... C'est moi qui fais reconstruire les pays libérés à mes frais.

Au demeurant, il a la tête pleine de serpents et de crapauds qui l'ennuient quelque peu la nuit ; il lui manque 25 mètres de boyaux qu'il a fait remplacer par des tuyaux d'or, ses jambes et sa tête ont été coupées ; il les a soudées lui-même à l'autogène. Pendant son sommeil, il voit des choses étranges ; la nuit dernière, il a vu brûler ses quatre châteaux... Il a pu les voir malgré la distance, car « il a l'optique qui marche ».

Un pareil délire, vaste, incohérent, absurde, où dominent cependant des idées de grandeur, est bien fait pour étonner. Par ses caractères intrinsèques il ressemble aux imaginations d'un individu arrivé au dernier terme de l'affaiblissement intellectuel. Or, par ailleurs, l'inculpé montre qu'il n'est pas un dément au sens médical du mot. Sa mémoire, en particulier, paraît singulièrement précise, lorsqu'il énumère les asiles qu'il a parcourus, lorsqu'il donne les noms des médecins qui l'ont soigné.

D'autre part, il fait rapidement des calculs simples, additions et soustractions, indique sans difficulté les capitales des divers pays d'Europe. Il faut donc penser qu'il dissimule volontairement certains souvenirs gênants, tels ceux qui se rapportent à ses condamnations antérieures. On a même l'impression qu'il met une certaine coquetterie à exagérer son délire, qu'il fait un sérieux effort pour paraître plus absurde, plus incohérent qu'il ne l'est en réalité. En effet, s'il n'est pas un affaibli intellectuel très profondément touché, il n'est pas atteint non plus de cette forme de maladie mentale qu'on appelle la confusion et qui par certains côtés rappelle son délire. Il comprend trop vite les questions qu'on lui fait et il y répond avec trop d'agilité pour qu'on puisse s'attacher à cette hypothèse.

Il n'en est pas moins vrai que par son allure générale, par les théories qu'il développe et qui forment un ensemble qu'un simulateur total aurait de la peine à présenter de la même manière, l'inculpé apparaît comme un aliéné.

Ses troubles physiques corroborent notre opinion. Tremblement accentué de la langue et spasmes des muscles de la face, dysarthrie légère, tremblement des doigts, secousses des masses musculaires de l'avant-bras et des bras, frémissement des paupières, ces signes — en l'absence de modification des réflexes lumineux et de la réflexivité tendineuse — traduisent une profonde imprégnation toxique.

Ajoutons que l'inculpé se plaint de nausées et de pituites matinales, d'insomnie et de sueurs nocturnes abondantes et que, par là encore, notre diagnostic se trouve vérifié.

A son intoxication vraisemblablement éthylique s'ajoute une toxoinfection ancienne. La fistule périnéale pour laquelle il a été réformé continue à suppurer abondamment; il y a là une cause d'infection supplémentaire qui explique son mauvais état général et aussi son aptitude à délirer.

OBSERVATION VIII

Escroqueries.

M..., détenu à la prison d'Abbeville depuis le 22 février 1921, avait été condamné, le 4 mai de la même année, à dix-huit mois de prison avec sursis et à 100 francs d'amende, pour escroqueries et tentative d'escroqueries. Le 27 juin 1921, il était arrêté à Bordeaux pour des faits absolument identiques à ceux qui avaient motivé sa première condamnation. Entrant en relations sous son vrai nom ou sous un nom d'emprunt avec des commerçants, bouchers, marchands de vin, de pommes de terre, de fourrages ou d'huile, l'inculpé leur faisait entendre qu'il était chargé du ravitaillement d'une importante exploitation. Il s'était aperçu que le commerçant auquel il s'adressait livrait sa marchandise à des prix avantageux et il lui accordait sa préférence. On signait un contrat dont le modèle était fourni par M... Quand le contrat était signé, il arrivait que M... disparaissait sans

laisser d'adresse et aussi sans profiter en rien du marché conclu. En d'autres circonstances, le marché fallacieux procurait à l'inculpé un profit réel; c'est ainsi que M. C..., boucher à Bordeaux, heureux de s'être assuré le ravitaillement de la cantine que M... avait établie à Varennes (Pont), Allier, remit à ce dernier qui le lui avait demandé un cautionnement de 500 francs de la main à la main. De même, M... s'étant présenté à M. M..., boucher à Bordeaux, sous le nom de Q..., ingénieur de la maison M..., lui expliqua que sa maison avait entrepris de gros travaux dans le Sud-Ouest, notamment la construction d'un pont à Lamothe. Le chantier de Lamothe occupait 210 ouvriers que M. M... s'engagea à pourvoir de viande fraîche. M...-Q... insinua alors à son fournisseur « que les marchands bouchers avec lesquels il traitait avaient l'habitude de lui verser de la main à la main une certaine commission de 100 à 300 francs ». M. M... lui donna 300 francs. Il semble bien que dans d'autres affaires d'où l'inculpé ne retira pas de bénéfice, il ait manœuvré de manière à en obtenir un, quand, par exemple, sous le nom de Q..., représentant de la maison M..., entreprise de travaux publics à Paris, il traita avec M. G..., boucher à Roanne. M. G... avait consenti à fournir la cantine de la maison M... sur la route de Château-Neuf à Chauffaille. « J'avais conclu, dit-il, à raison de 4 francs le kilo de viande et, de lui-même, ce monsieur me la faisait vendre 4 fr. 50 le kilo, en me disant qu'il ne me demandait pas 500 francs pour cette gracieuseté, car il gagnait 2.000 francs par mois. Je ne lui ai rien offert. Qu'il y ait eu dans les agissements de l'inculpé une préoccupation utilitaire, cela ressort suffisamment de la lecture de son dossier. Il le reconnaît lui-même dans ses déclarations à M. Q... : « L'affaire que je leur offrais n'existait que dans mon imagination. Ces opérations frauduleuses m'ont permis d'encaisser les gratifications que les divers négociants trompés ont bien voulu me remettre. » Il est vrai que M... ajouta : « Je suis victime d'une monomanie de l'escroquerie et de l'abus de confiance, et je regrette les actes délictueux que j'ai commis sous l'empire de la boisson. »

Il était utile de rappeler le caractère fructueux de quelques-unes de ses entreprises, ainsi que l'explication destinée à leur servir d'excuse pathologique : « Je suis victime d'une monomanie de l'escro-

querie et de l'abus de confiance. » Ceci expliquait cela, mais en même temps l'excuse invoquée comportait l'aveu d'opérations frauduleuses reconnues pour telles.

L'attitude de l'inculpé a changé depuis ses déclarations à M. Q.... Il se présente actuellement dans des dispositions analogues à celles que nota le docteur L... chargé de l'examiner lors de sa détention à la prison d'Abbeville. Malgré les protestations de l'inculpé qu'il était un malade justiciable de la maison de santé, l'expert conclut d'ailleurs que M... n'était nullement atteint d'aliénation mentale et que l'examen psychiatrique et biologique ne révélait chez lui « en aucune façon des anomalies mentales ou psychiques de nature à atténuer dans une certaine mesure sa responsabilité ».

Examen (19 et 25 novembre-8 décembre 1921). — M... n'avait pourtant rien négligé de ce qui pouvait le faire considérer comme un malade. Nous reconnaissons, lors de nos divers entretiens avec lui, les mêmes procédés de défense. Il est le plus honnête homme de la terre ; l'idée d'une escroquerie, d'un abus de confiance lui est intolérable. Aussi n'a-t-il jamais escroqué personne, ni abusé de sa confiance. Il est malade. Dès l'âge de 20 ans, il a commencé à boire et sa passion n'a fait que grandir depuis que des soucis et un mauvais mariage lui imposèrent le besoin d'immédiates consolations. Il aime boire, mais pas seul. C'est pour ainsi dire une nécessité pour lui de rechercher la société et les distractions qu'elle offre, celle des commerçants lui est particulièrement agréable, parce qu'il peut causer avec eux des choses qui l'intéressent. Le malheur est qu'une fois lancé dans des discussions commerciales, la passion des affaires l'entraîne plus loin qu'il n'aurait voulu aller et que son imagination troublée par l'ivresse lui suggère les propos les plus sangrenus. Alors il croit qu'il possède réellement des chantiers ; s'il ne le croit pas d'une façon absolue, il continue cependant à en parler comme s'ils existaient, car c'est sa « monomanie » d'établir des plans, de discuter des prix, de les accepter s'ils paraissent avantageux, de signer des contrats. Quels bénéfices a-t-il retirés de ces marchés ? Aucun ; il a dépensé dans les cafés et dans les restaurants, à traiter ses hôtes, à leur rendre les politesses qu'il en recevait, des sommes énormes. Pourquoi essayerait-il de faire des dupes ? Sa famille est riche. Il possède lui-

même des fermes, des propriétés, des immeubles. S'il manquait d'argent, il saurait où s'en procurer honnêtement.

Tel est le thème que développe l'inculpé. Il complète son auto-observation par des renseignements sur ses antécédents héréditaires : « Mon père a bu et boit beaucoup. Il a été soigné pendant deux mois pour la neurasthénie par le docteur C... de Lyon. Mon grand-père maternel est mort très vieux, alcoolique à fond. Il buvait un litre d'eau-de-vie par jour ; moi, j'étais toujours dans son entourage. Le frère de ma mère est mort également alcoolique. M... ajoute qu'il a demandé à Lyon les preuves de ce qu'il avance et il nous prie de les attendre. Nous les avons attendues, en effet. Nous aurions pu nous en dispenser, et du même coup avancer la rédaction de ce rapport, si nous nous étions avisé que le docteur L... (d'Abbeville) avait déjà fait vérifier les allégations de l'inculpé touchant ses tares familiales ; elles sont inexactes.

Cela ne veut pas dire que M... ne soit pas alcoolique. Les renseignements recueillis sur son compte concordent tous sur ce point. Si maintenant il n'offre aucun signe objectif d'imprégnation éthylique, pas de tremblement des doigts, pas de tremblement de la langue, pas de modification des réflexes, cela peut tenir à ce que nous avons pratiqué nos examens à une époque relativement éloignée de celle de ses excès. Il accuse pourtant des crampes dans les mollets, se plaint de rêves professionnels, de cauchemars, d'insomnie. Il a encore de temps en temps des pituites matinales. Avant sa détention, elles étaient quotidiennes. Il reste à savoir si ces différents phénomènes s'accompagnaient réellement de troubles psychiques auxquels on doit rapporter les actes qui lui sont reprochés.

A aucun moment nous n'avons constaté chez lui un trouble mental quelconque. M..., parfaitement orienté, nous donne sur les étapes de son existence des indications dont nous avons vérifié l'exactitude. La chose était facile pour sa carrière militaire, puisque nous possédons son livret, facile également pour sa première aventure judiciaire. Sa mémoire est donc très fidèle. Il ne laisse paraître aucune idée délirante. Il insiste bien sur certains projets délaissés : la construction d'une maison de santé sur l'emplacement d'une sienne propriété, construction pour laquelle il aurait fait couper des arbres

fruitiers en plein rapport, pour laquelle il aurait fait porter et déposer des quantités de pierre sur la route qui bordait sa propriété. Il avait voulu réaliser immédiatement une conception née de l'ivresse; cela lui avait créé mille difficultés, sans compter des frais inutiles, mais considérables que son père doit payer. Il parle bien aussi d'un projet de blanchisserie qu'il n'essaya pas heureusement de mettre en pratique. Tout cela est peut-être exact, mais témoigne plus de l'impulsivité, de l'irréflexion que d'un vrai délire. Ce sont d'ailleurs des conceptions anciennes et qui n'intéressent guère le présent.

Doué d'une bonne mémoire, ne laissant apercevoir aucune idée délirante, M... parle d'abondance avec beaucoup de facilité et de précision. Jamais il n'est à court d'arguments; on a l'impression qu'il en improvise selon le tour de l'entretien. L'articulation même des mots est toujours très correcte, et ce signe, joint à d'autres déjà signalés, nous permet d'éliminer l'hypothèse d'une affection grave du système nerveux à laquelle la nature de ses exploits aurait pu faire penser.

Le tic de la face que le docteur L... avait signalé dans son rapport a disparu. M... se présente correctement. C'est un homme de 31 ans, grand, large d'épaules, d'aspect robuste. Sa bonne apparence est pourtant trompeuse, car il est atteint d'une adénite cervicale gauche suppurée, vraisemblablement de nature tuberculeuse. C'est, de plus, un mutilé de guerre. Blessé le 24 septembre 1914, à Montigny, par une balle qui lui traversa l'avant-bras, il lui reste de sa blessure une paralysie du nerf cubital accompagnée d'atrophie musculaire. Sa pension de réforme est de 30 p. 100.

Tel est le présent. Il révèle des tares physiques importantes, mais non une affection mentale. Rien n'autorise à penser que la situation physique et mentale de l'inculpé fût différente au moment des actes qu'on lui reproche. Il faut remonter à l'affaire d'Abbeville pour trouver, dans une seule déposition, l'allusion d'un témoin au fait « que M... ne paraissait pas jouir de la plénitude de ses facultés ». Rien de pareil dans l'affaire actuelle. Aussi bien ne rencontre-t-on dans la série des faits incriminés aucune anomalie, aucune de ces fantaisies que l'ivresse inspire ou le délire alcoolique. Il y a, sans doute, quelques variantes; elles sont d'une valeur minime. En réalité, de

L'affaire d'Abbeville à celles d'aujourd'hui, on se trouve en présence d'un plan préconçu, d'un système que l'inculpé s'efforce d'appliquer intégralement dans les villes où il passe. Il peut exciper d'un état d'ivresse. Les modèles de contrat préparés à l'avance, tapés à la machine à écrire, remplis d'indications d'une main assurée, empêchent de croire à la sincérité d'une telle version. L'exactitude des souvenirs qu'il a gardés de ses dernières entreprises montre également que M... a pu mener ses affaires et persévérer dans ses habitudes d'intempérance, sans que ces dernières puissent être considérées comme la cause unique ou accessoire des faits incriminés.

CHAPITRE III

En relisant nos observations, nous nous rendons bien compte qu'elles n'apportent pas d'argument irrésistible à la thèse d'un rapport obligé, fatal, entre la tuberculose et la délinquance. On ne saurait nous le reprocher. La raison en est simple : Aucune observation médicale n'est susceptible de fournir une pareille preuve. Lorsqu'on dit partout et à fort juste titre que l'alcoolisme pousse aux délits et aux actes les plus pervers, on se base uniquement sur la fréquence des délits chez les alcooliques. On constate la concomitance des deux faits, et leur observation renouvelée suffit à faire croire à leur liaison réciproque.

Nous venons de rapporter des exemples de tuberculeux délinquants ; les actes délictueux auxquels ils se sont livrés sont variés : escroquerie, incendie, vol, attentat à la pudeur. Nous devons avouer que rien, dans la manière dont ils se sont comportés, ne porte un cachet spécifique. Non tuberculeux, ils eussent peut-être agi de la même façon. Mais lorsqu'on étudie des syndromes mentaux déterminés, on s'aperçoit qu'ils ont tous une grande ressemblance, quelles qu'en soient les causes qui les ont produits.

C'est en dehors de ces syndromes qu'on cherchera les signes permettant de remonter à leur véritable origine. Pour ne citer qu'un exemple, la pyromanie d'un alcoolique chronique sera faite de signes psychiques que l'on peut retrouver dans d'autres états psychopathiques.

En ces matières, pour établir un rapport entre une cause soupçonnée et un effet psychique, on se contente généralement

de multiplier les observations. C'est leur accumulation qui fournit la preuve.

Il faut bien avouer que cette façon de raisonner n'est pas absolument dénuée de bon sens. Nous agissons de la même manière à propos des tuberculeux dont nous avons entrepris l'étude. Si nous ne fournissons qu'une contribution modeste, si le nombre de nos observations n'est pas tellement considérable qu'il puisse d'emblée entraîner la conviction de tous, nous espérons du moins qu'elle orientera les recherches dans une voie nécessaire.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la psychologie nous révèle des tares nombreuses, une désagrégation définitive de toutes les facultés supérieures de l'âme, et que les statistiques des prisons sont éloquentes. Et si le rapport de cause à effet n'est pas démontré, du moins pouvons-nous dire qu'il est très probable, tout en pensant au fond de nous-même qu'il est certain.

Quoi qu'il en soit, notre étude n'aura pas été vaine, si elle attire l'attention sur la nécessité d'examiner les tuberculeux plus consciencieusement encore que les autres prévenus. Nous ne disons pas que la notion de leurs tares physiques et de leurs particularités psychologiques doive rendre l'expert indulgent à l'excès. Il semble pourtant que, puisqu'il atténue dans une certaine mesure la responsabilité de l'alcoolique ou du morphomane, il ne doive pas refuser sa pitié à ce malheureux, intoxiqué bien malgré lui. On n'oublie pas pour cela la mission spéciale qui est confiée à l'expert; on lui demande des conclusions nettes. C'est donc seulement quand la vie psychique et affective du tuberculeux sera nettement altérée que l'on pourra, selon les circonstances, parler d'abolition ou d'atténuation de la responsabilité.

CONCLUSIONS

I. — Il existe une psychologie particulière du tuberculeux, caractérisée par des troubles variables de l'intelligence et de l'affectivité.

II. — On retrouve très souvent à l'origine des délits commis par les tuberculeux l'influence de l'atteinte de certains sentiments par l'intoxication bacillaire. Dans les prisons, le nombre de détenus tuberculeux est important, même si les chances de contagion sont rares.

III. — La tuberculose chez un prévenu doit engager l'expert à rechercher plus minutieusement et les troubles mentaux et les troubles affectifs. Quant à la question de responsabilité entière ou atténuée, il doit diriger sa conduite, non d'après la tuberculose, mais d'après la présence ou l'absence de ces troubles.

Vu : *Le Doyen,*
C. SIGALAS.

VU, BON A IMPRIMER :
Le Président,
R. CRUCHET.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Bordeaux, le 21 décembre 1923.
Le Recteur de l'Académie,
F. DUMAS.

BIBLIOGRAPHIE

- ERICH WULFEN. — Psychologie des Verbrechers.
- CORNET. — Die Tuberculose.
- HEINZELMANN. — Die Psyche der Tuberculosen.
- MENDELSON. — Zur Psyche der Tuberculosen.
- NAUMANN. — Zur Psyche der Tuberculosen.
- RIEBOLD. — Ueber eigentümliche Delirien bei Phthisikern.
- WENDT. — Die Psyche der Tuberculosen und ihre Behandlung.
- ZIEHEN. — Psychiatrie.
- KURELLA. — Naturgeschichte des Verbrechers.
- ZOMMER. — Kriminalpsychologie auf naturwissenschaftlicher Grundlage.
- KÖHLER. — *Ztschr. f. Tuberculose*, Leipzig, 1909.
- GIMBERT. — Contribution à l'étude des psychonévroses chez les tuberculeux. *Revue de la tuberculose*, Paris, 1902.
- LETULLE. — *Archives générales de médecine*, 1900.
- DAREMBERG. — Les différentes formes cliniques et sociales de la tuberculose.
- LAIGNEL-LAVASTINE. — *Revue de médecine*, 1907.
- BÉRAUD. — Psychologie du tuberculeux. Thèse de Lyon, 1900.
- LANDRET. — De l'excitation génitale chez les tuberculeux. Thèse de Lyon, 1904.
- PÉGURIER. — Les facultés affectives chez les tuberculeux. *Chronique médicale*, Paris, 1902.
- CHARTIER. — Thèse de Paris, 1899.
- ANGLADE et CHOCREAUX. — Académie de médecine, 17 mars 1903.
- LHOTE. — Thèse de Lyon, 1900.
- DUPRÉ. — Congrès de Paris, 1904.

REVUE DES DEUX-MONDES, 1909.

MERCURE DE FRANCE, novembre 1909.

REVUE BLEUE, 1904, p. 262, Watteau.

SAMAIN. — Poésies.

ANATOLE FRANCE. — *Vie littéraire*, I, p. 166.

RÉGIS. — Traité de psychiatrie.

BARIL. — Thèse de Bordeaux, 1907.

MEUVRET. — Thèse de Paris, 1907.

MIRCOLI. — *Gazette de Milan*, 1900.

SKULTEKI. — *Gazette de Milan*, 1900.

BOLTE. — Troubles psychiques du tuberculeux. Thèse de Toulouse, 1909.

DUGA. — Essai sur la névrose tuberculeuse à travers l'œuvre d'Albert Samain. Thèse de Bordeaux, 1921.

GONCOURT (Éd. et J. DE). — Madame Gervaisais.

BINET-SANGLE. — La folie de Jésus.

